

CHAPITRE XII

Les disciples, pressés par la faim, cueillent des épis un jour de sabbat, (v. 4). — Les Pharisiens les accusent de violer le repos sabbatique, (v. 2). — Jésus justifie ses amis par l'exemple de David, (vv. 3 et 4), par la conduite des prêtres dans le Temple, (vv. 5 et 6), par la loi d'amour, (v. 7), et par sa propre autorité messianique, (v. 8). — Guérison d'une main desséchée, (vv. 9-13). — Redoublement de haine qu'elle excite dans le cœur des Pharisiens, (v. 14). — Jésus se retire pour éviter leurs persécutions et opère de nombreux miracles, (vv. 15 et 16). — Son humilité et sa douceur prédites par Isaïe, (vv. 17-21). — Guérison d'un possédé aveugle et muet, (vv. 22 et 23). — Les Pharisiens accusent Jésus-Christ de chasser les démons avec l'aide de Bêelzébub, (v. 24). — Vigoureuse apologie du Sauveur, (vv. 25-37). — Le signe du ciel et le signe de Jonas, (vv. 38-42). — La génération actuelle comparée à un démoniaque, (vv. 43-45). — Quels sont les frères et la mère du Sauveur? (vv. 46-50).

1. In illo tempore, abiit Jesus per sata sabbato: discipuli autem ejus

1. En ce temps-là, Jésus passait dans des champs de blé un jour de

6. — Jésus en lutte ouverte avec les Pharisiens, XII, 1-50.

Le conflit entre Jésus et les Pharisiens, que nous avons vu naguère s'engager, ou plutôt qui s'était manifesté dès les premiers jours de la Vie publique du Sauveur, Cf. Joan. II, 18 et ss., va prendre actuellement des proportions que nous ne lui connaissions pas encore. Entre ce grand cœur, dont il nous a été permis d'entrevoir les sublimes vertus, XI, 29, et l'esprit étroit des Pharisiens, il y avait un abîme qui ne pouvait manquer de se révéler chaque jour davantage. L'heure est venue où la lutte apparaîtra dans toute sa force, les ennemis de Notre-Seigneur profitant des moindres occasions pour l'attaquer ouvertement. Déjà on peut prévoir la funeste issue de la lutte. C'en est fait du moins de la paix extérieure du bon Maître : après l'année heureuse qu'il a passée depuis son baptême, il y a l'année des persécutions et des outrages perpétuels, qui prépare sa douloureuse Passion. Le chapitre XIII^e du premier Evangile nous fournit une série remarquable de prises consécutives de Jésus-Christ avec ses adversaires. Jusque-là il avait d'ordinaire subi passivement leurs injures; mais cette fois il relève le gant et répond de la façon la plus victorieuse aux accusations lancées contre lui. La haine des Pharisiens n'en sera que plus violente; aussi les verrons-nous décider résolument sa mort et prendre des mesures pour en faciliter l'exécution. — La polémique des Pharisiens contre Jésus est vraiment le lien qui réunit entre elles toutes les parties de ce chapitre. Elle portera sur deux points distincts : la prétendue violation du sabbat par Notre-Seigneur Jésus-Christ,

et le moyen qu'on lui reproche d'employer pour guérir les démoniaques.

1^{re} Polémique à propos du Sabbat, vv. 1-21.

L'évangéliste mentionne ici deux cas distincts de cette polémique : dans le premier, il s'agit d'un acte des disciples du Sauveur attaqué comme illicite par les Pharisiens; dans le second, de la guérison d'un malade opérée par Jésus lui-même en un jour de sabbat.

a. Les disciples de Jésus accusés par les Pharisiens de violer le sabbat. vv. 1-8. Parall. Marc. II, 23-28; Luc. VI, 1-5.

4. — Nous avons dans ce verset le simple exposé du fait, dans le suivant l'accusation des Pharisiens, dans les vv. 3-8 la défense des disciples par Jésus. — *In illo tempore*. Date vague et générale, qui montre que S. Matthieu ne se proposait pas de s'en tenir ici à l'ordre strictement chronologique. Les deux autres synoptiques placent cet événement à une période antérieure de la Vie publique, entre la vocation de S. Matthieu et la mission des douze Apôtres, et il est probable qu'ils ont raison. Quant à l'époque précise de l'année où il eut lieu, elle est suffisamment déterminée par la nature même du fait. On ne rencontre des épis mûrs dans les champs que peu de temps avant la moisson; or on récolte généralement le blé en Palestine vers la fin de mars ou le commencement d'avril. — La scène se passe en Galilée, mais nous ignorons au juste en quel endroit. — *Per sata*. Peut-être Jésus et ses disciples allaient-ils à la synagogue ou en revenaient-ils; car les Juifs érigeaient volontiers leurs maisons de

sabbat, et ses disciples ayant faim se mirent à cueillir des épis et à les manger.

2. Les Pharisiens voyant cela, lui

esurientes cæperunt vellere spicas, et manducare.

Marc. 2, 23; Luc. 6, 4

2. Pharisæi autem videntes, dixe-

rière à quelque distance de leurs habitations. Du moins il est sûr qu'ils n'étaient pas alors en voyage, puisqu'on ne pouvait franchir aux jours de sabbat qu'une distance très-limitée, déterminée d'après la Loi. — *Sabbato*: S. Luc dit que c'était le sabbat « second-premier », vi, 4, expression obscure qui n'a pas laissé que de créer des embarras aux exégètes, comme nous le verrons en expliquant le troisième Evangile: il est néanmoins probable qu'elle désigne le premier sabbat qui suivait le second jour de la Pâque. Le grec emploie le pluriel τοῖς σάββασι, quoiqu'il soit certainement question d'un jour unique et déterminé. Peut-être est-ce un pluriel de majesté. Cf. Rosenmüller, Schol. in h. l. Les LXX s'étaient déjà servis de cette même forme. Cf. Ex. xx, 40; Lev. xxiii, 32; Num. xxviii, 9, etc. Remarquons encore que le datif pluriel régulier de σάββατον est σάββατοῖς, qui est en effet plus usité; σάββασι semble venir d'un nominatif primitif σάββατ calqué sur l'hébreu שבת, sabbat. — *Discipuli*... *esurientes*. Ils manquaient ce jour-là d'aliments: ce qui dut leur arriver plus d'une fois durant les courses apostoliques qu'ils faisaient à la suite de Celui qui n'avait pas une pierre où reposer sa tête. On appelait cependant Jésus un « homo vorax et potator »! — *Cæperunt*. Plusieurs auteurs prennent ce mot à la lettre, comme s'il signifiait que les Apôtres avaient à peine commencé leur modeste repas, quand ils furent tout à coup interrompus par les Pharisiens. « Hic, dit Fritzsche, plena vi pollet ἡγεῖντο, quia discipuli in hoc conatu coercebantur a Pharisæis »; de même Bisping, J. P. Lange, etc. D'autres, trouvant cette interprétation trop minutieuse, donnent à la locution « cæperunt vellere » le sens plus simple de « veillant ». — *Et manducare*, après avoir fait sortir les grains de blé en frottant les épis entre leurs mains, ainsi que l'ajoute S. Luc, vi, 4.

2. — *Pharisæi videntes*. Les accusateurs ne sont pas loin. Peut-être, comme l'ont dit d'anciens interprètes, avaient-ils suivi à quelque distance la troupe apostolique, pour voir si elle ne franchirait point de quelques pas la limite prescrite. Le rôle d'espion était parfaitement dans le caractère de ces hypocrites austères. Quoi qu'il en soit, ils ont trouvé une excellente occasion de nuire à Jésus, et ils la saisissent avidement. — *Ecce*, s'écrient-ils pleins d'une joie maligne. Regarde et juge toi-même; nous les avons surpris en flagrant délit. — *Faciunt quod non licet*. Notons bien qu'ils n'incriminent pas l'acte en lui-même,

comme si les Disciples se fussent rendus coupables d'injustice et de vol; car la Loi autorisait expressément quiconque traversait une vigne, ou un champ de blé, à cueillir autant de grappes, ou autant d'épis qu'il le désirait, et à s'en nourrir sans scrupule, pourvu qu'il fit dans l'intérieur du champ ou de la vigne son agreste repas; Cf. Deut. xxiii, 24 et 25. Cette coutume subsiste même encore dans l'ancienne patrie des Juifs. « La contrée que nous traversons, raconte le Dr Robinson, Palæstina, n. 349, était en grande partie couverte de champs de blé. Les épis étaient mûrs et nous fûmes témoins d'une interprétation vivante de la Sainte Ecriture. Nos Arabes avaient faim, et, tandis que nous traversons les champs, ils se mirent à arracher des épis, dont ils mangeaient les grains après les avoir frottés entre leurs mains. Aux questions que nous leur adressâmes là-dessus, ils répondirent que c'était un ancien usage et que personne n'y trouverait à redire... Nous eûmes dans la suite beaucoup d'autres exemples du même genre ». Cf. Thomson, the Land and the Book, p. 648. C'est donc la circonstance de temps qui, aux yeux des Pharisiens, rendait illicite et coupable la conduite des disciples de Jésus. Arracher des épis, les frotter entre leurs mains, n'étaient-ce pas là deux œuvres serviles, par conséquent une profanation criminelle du sabbat? « Metens sabbato, dit en effet le Talmud, vel tantillum, reus est; et vellere spicas est species messianis ». Pour nous faire une juste idée du scandale des Pharisiens à cette occasion et dans les autres cas semblables où nous les verrons accuser si vivement le Sauveur de violer le repos sabbatique, il est bon d'entrer ici dans quelques détails historiques qui nous seront fournis par les coutumes anciennes et même modernes des Israélites. L'observation du sabbat a de tout temps été regardée comme l'un des préceptes les plus importants du Décalogue et de la religion mosaïque. Mais depuis longtemps, les Pharisiens s'en étaient emparés pour perfectionner, croyaient-ils, sur ce point comme sur tant d'autres, ce qui manquait à la Loi, c'est-à-dire ainsi que le leur reprochera Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour ajouter aux divines prescriptions des traditions humaines tantôt ridicules, tantôt opposées à la morale religieuse, toujours pesantes, et à la longue insupportables pour de faibles mortels. Nulle part leur étroitesse d'esprit ne s'était mieux manifestée que pour ce qui concernait le sabbat. Sans doute, la limite

runt ei : Ecce discipuli tui faciunt quod non licet facere sabbatis.

3. At ille dixit eis : Non legistis quid fecerit David, quando esuriit, et qui cum eo erant :

I. Reg. 21, 6.

4. Quomodo intravit in domum Dei, et panes propositionis comedit,

dirent : Voilà que vos disciples font ce qu'il n'est pas permis de faire les les jours de sabbat.

3. Mais il leur dit : N'avez-vous pas lu ce que fit David lorsqu'il eut faim ainsi que ceux qui étaient avec lui?

4. Comment il entra dans la maison de Dieu, et mangea les pains de pro-

entre le travail prohibé et l'action qui demeure licite est assez difficile à tracer dans un grand nombre de cas, et, la Loi n'étant pas entrée dans tous les détails, il appartenait aux Docteurs d'éclairer l'opinion publique; mais ils s'étaient acquittés de cette fonction de la façon la plus mesquine, au point de rendre le jour du sabbat aussi ennuyeux qu'un dimanche puritain et à peu près incompatible avec une vie éveillée. Là où Jéhova n'avait prescrit que la cessation du travail proprement dit, les Pharisiens avaient prescrit la cessation de toute action, ou peu s'en faut. Sans être aussi rigides que cette secte samaritaine dont les membres s'engageaient à garder durant le sabbat tout entier la position qu'ils avaient à son début, ils avaient fait du sabbatisme à outrance le génie propre de leur religion. On le voit par la longue énumération des œuvres qu'ils interdisaient le samedi. Ils les avaient réparties entre 39 catégories (מבצרות, pères) subdivisées elles-mêmes en nombreuses sections secondaires (תולדות, générations), et le travail accessoire ou dérivé, comme ils disaient, n'était pas moins prohibé que le travail-père ou primitif. Voilà pourquoi les disciples de Jésus profanaient actuellement le sabbat, leur action étant de même nature que le travail du moissonneur. Voilà pourquoi il était défendu de monter sur un arbre en un jour de sabbat, non que la chose fût interdite « quatalis », mais parce qu'on s'exposait, en l'accomplissant, à casser quelques branches, ce qui a de l'affinité avec le travail du bûcheron et demeure proscrit par là-même. La suite des événements nous fournira l'occasion de citer d'autres exemples : ceux que nous avons rapportés suffisent pour montrer la différence qu'il y avait entre le joug vraiment suave et léger du Sauveur, et le joug intolérable des Pharisiens et des Docteurs juifs. L'esprit pharisaïque subsiste encore en Israël : on sait en effet que les Juifs demeurés croyants observent le sabbat avec autant de rigueur que leurs pères. Il en est qui n'osent pas même monter leur montre ce jour-là (Cf. Thomson l. c. p. 276), qui appellent un chrétien pour allumer le feu qu'ils ont préparé

la veille, qui croiraient commettre une faute grave en écrivant une seule ligne. Tel rabbin allemand adressait naguère une protestation au ministère de l'intérieur à Berlin, parce que, des élections se trouvant fixées au samedi, les électeurs Juifs étaient, disait-il, ou dans l'impossibilité de voter, ou dans la nécessité de transgresser leurs préceptes religieux, attendu qu'il fallait écrire le nom du candidat sur le bulletin de vote.

3 et 4. — *At ille dixit.* Jésus prend aussitôt la parole pour disculper ses chers disciples, comme aussi pour protester énergiquement contre une interprétation exagérée qui, tout en voulant honorer la lettre du précepte, en dégradait l'esprit, en anéantissait la dignité. La défense a lieu à deux points de vue différents : au point de vue de l'ancienne Alliance, xx. 3 et 4, et au point de vue de la Nouvelle, xx. 5-8. Le Sauveur signale d'abord un trait de la vie de David qui, rapproché de la conduite des disciples, excusait complètement ces derniers, en montrant que « nécessité n'a pas de loi. » — *Non legistis.* S. Marc, II, 25, est encore plus énergique : « Vous n'avez donc jamais lu ? » Jésus renvoie à la Bible ces prétendus savants. Ils avaient lu, et plus d'une fois, le passage en question; mais ils ne l'avaient jamais compris. — *Quid fecerit David.* Cet épisode est raconté en détail au premier livre des Rois, xxi, 1-6. David fuyait alors pour échapper aux projets homicides de Saül. Arrivé à Nob, petite ville de la Judée, située au Nord et à peu de distance de Jérusalem, il eut faim; dénué de ressources, il entra dans le tabernacle, désigné par les mots *domum Dei*, Cf. Exod. xxiii, 19, et pria le grand-prêtre Achimélech de lui donner quelque chose à manger. Celui-ci n'avait alors à sa disposition que du « pain sanctifié », x. 4, ou, comme on l'appelle plus loin, x. 6, que les pains de proposition. On nommait ainsi, en hébreu *לחם הכעורת*, douze pains déposés dans le sanctuaire sur une table d'or, comme un hommage perpétuel des douze tribus à Jéhova. Cf. Levit. xxiv, 5-7. — *Quos non licebat...* Cf. Lev. xxiv, 8-9. Ces pains étaient renouvelés chaque samedi matin. Mais, en demeurant huit jours dans le taber-

position qu'il ne lui était pas permis de manger, ni à ceux qui étaient avec lui, mais aux prêtres seuls?

5. Ou n'avez-vous pas lu dans la loi qu'aux jours de sabbat les prêtres, dans le temple, violent le sabbat et ne sont point coupables?

6. Or, je vous dis qu'il y a ici quelque'un plus grand que le temple.

7. Et si vous saviez ce que signifie : Je veux la miséricorde et non-

quos non licebat ei edere, neque his qui cum eo erant, nisi solis sacerdotibus?

Levit. 24, 9.

5. Aut non legistis in lege, quia sabbatis sacerdotes in templo sabbatum violant, et sine crimine sunt?

Num. 28, 9, 10.

6. Dico autem vobis, quia templo major est hic.

7. Si autem sciretis, quid est : Misericordiam volo, et non sacrifici-

hacle, ils avaient contracté un caractère sacré; aussi, d'après une ordonnance très-expressée de la Loi, les prêtres seuls pouvaient-ils les manger et seulement dans le lieu saint. Néanmoins, Achimélech n'hésita pas à donner à David de ce pain sanctifié et le saint roi n'hésita pas à en manger. Que suit-il de cette conduite que les Rabbins sont d'ailleurs unanimes à justifier? C'est qu'il y a parfois collision, dans la vie humaine, entre plusieurs obligations distinctes, et alors le droit positif le cède au droit naturel. Cela avait eu lieu légitimement pour David, cela avait lieu légitimement aussi pour les Apôtres. — L'exemple allégué par le divin Maître était admirablement choisi. Si David, le saint roi, le modèle de la piété juive, l'homme selon le cœur de Dieu, avait pu agir ainsi sans péché, pouvait-on s'égarer en imitant son exemple? Et puis, c'était une loi émanée de Dieu même qui interdisait aux profanes de toucher aux pains de proposition, tandis que l'action d'arracher quelques épis un jour de sabbat n'avait été prohibée que par une tradition humaine.

5. — *Aut non legistis*. L'exemple de David ne se rapportait qu'indirectement à la question en litige, car il démontrait simplement que des prescriptions même religieuses peuvent perdre leur valeur en face d'une urgente nécessité; le second exemple, tiré des fonctions des prêtres au jour du sabbat, vient parfaitement « ad rem », comme nous l'indiquerons par un court commentaire. — *In lege* : Cf. Num. xxviii, 9; Lev. xxiv, 5. Dans ces passages, Dieu ordonne aux prêtres d'exécuter chaque samedi divers travaux sacrés, qui demandaient un déploiement considérable d'activité, et qui étaient par conséquent incompatibles avec le repos du sabbat. On pouvait donc dire des prêtres, sous le rapport matériel, *sabbatum violant* (c'est l'expression technique *חולל שבת*), ils font des choses qui, accomplies par d'autres et dans un autre but, seraient certainement une profanation du sabbat. Et pourtant, *sine crimine sunt*, l'ordre divin les justifiant entièrement. En effet, d'a-

près un axiôme talmudique, « opus servile quod fit in sacris non est servile », Schabb. f. 19, 1, ou bien, suivant Maimonide, « Non est sabbatismus in templo omnino », in Pesach. c. 4.

6. — *Dico autem vobis*. Affirmation solennelle, qui annonce habituellement quelque révélation importante. — *Major templo*; le « *textus receptus* » a aussi *μεῖζων* au masculin; mais la leçon primitive semble avoir été le neutre *μεῖζον*, « majus », qui communique du reste plus de force à la pensée. — *Hic, ὧδε*, par conséquent : ici. « Il y a ici quelque'un (ou quelque chose) de plus grand que le temple ». Ce sont ces mots qui nous transportent sur le terrain du Nouveau Testament. On dirait que Jésus-Christ prévient une objection. Vous n'êtes pas des prêtres, auraient pu lui répondre ses adversaires. Faisant un raisonnement « a minori ad majus », il reprend : Si les lois ordinaires relatives au repos du sabbat sont annulées pour le service du temple et pour le culte divin, à plus forte raison le sont-elles pour moi, qui suis plus grand que le temple, et pour mes disciples qui sont mes prêtres. « Per legis verba suos discipulos excusans, et significans licere sacerdotibus libere agere... Sacerdotes autem sunt omnes Domini Apostoli, qui neque agris neque domos hæreditant, sed semper altari et Deo serviunt », S. Iren. Contr. Hær. iv, 8, 3. Les Juifs disaient : Il n'y a pas de sabbat pour le temple; Jésus dit à son tour : Il n'y a pas de sabbat pour le Messie ni pour ses disciples.

7. — Ce n'est pas assez pour Jésus-Christ d'avoir démontré l'innocence de ses Apôtres; il faut qu'il flagelle comme ils le méritent ces Pharisiens sans cœur, ces formalistes rigoureux qui laisseraient mourir les hommes de faim, plutôt que de leur permettre une violation légère et purement matérielle du sabbat, destinée à leur procurer un peu de nourriture. Oubliaient-ils donc ce principe qu'ils avaient eux-mêmes formulé dans un moment où leur sens n'était pas aveuglé par la passion :

cium : nunquam condemnassetis innocentes.

Osee, 6, 6; 1. Reg. 15, 22; Eccli. 4, 17,

8. Dominus enim est Filius hominis etiam sabbati.

9. Et cum inde transisset, venit in synagogam eorum.

Marc. 3, 1.

10. Et ecce homo manum habens aridam : et interrogabant eum, di-

le sacrifice, vous n'auriez jamais condamné des innocents.

8. Car le Fils de l'homme est maître même du sabbat.

9. Et, étant parti de là, il vint dans leur synagogue.

10. Et il y avait là un homme ayant une main desséchée. Et ils

« Tout danger de mort chasse le sabbat » ? — *Si sciretis...* Jésus a fait valoir contre les Pharisiens le témoignage de l'histoire, versets 3 et 4, puis celui de la Loi, *v. 5* : il apporte maintenant contre eux celui des Prophètes. — *Misericordiam volo...* Nous avons déjà vu, Cf. ix, 43, cet oracle d'Osee, vi, 6, sur les lèvres du Sauveur dans une circonstance analogue, à l'occasion d'une autre accusation injuste lancée par les Pharisiens contre les premiers disciples. Dieu préfère la miséricorde au sacrifice et à toutes sortes d'observances cérémonielles; le Dieu bon et charitable veut avant toutes choses que les hommes pratiquent entre eux la royale loi d'amour > des Docteurs n'auraient-ils pas dû se souvenir de ce grand principe si clairement énoncé dans l'Écriture? « Si misericordiam comprobastis Achimelech, eo quod fame periclitantem refocillaverit David et pueros ejus; quare discipulos meos condemnatis, qui nihil tale fecerunt? » S. Jérôme. — *Nunquam condemnassetis innocentes.* Condamner des innocents, les condamner sans raison et de propos délibéré, c'est assurément une grave injustice. Les Pharisiens l'avaient commise à l'égard des disciples en les accusant témérairement de violer le sabbat.

8. — Jésus-Christ conclut l'apologie de ses disciples par une parole énergique, dont Grotius et plusieurs autres commentateurs ont malheureusement beaucoup affaibli la force, en appliquant les mots *Filius hominis* à tous les hommes sans exception. Ces écrivains auraient dû remarquer qu'ils obtiennent ainsi une pensée fautive et dangereuse. A quel titre, en effet, le premier homme venu serait-il le Maître du Sabbat? Ici, comme partout ailleurs dans l'Évangile, le Fils de l'homme est donc Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même. Cela posé, l'idée devient aussi simple que vraie. Jésus, en sa qualité de Messie, plus encore en sa qualité de Fils de Dieu, est réellement *Dominus sabbati*; maître d'en interpréter les obligations, d'en dispenser, de l'ennoblir, ainsi que le fait Dieu lui-même. Cf. Joan. v, 48 et 49. Ses disciples, n'eussent-ils pas eu d'autre excuse,

sont donc irréprochables : il avait le droit de leur permettre d'agir ainsi qu'ils l'ont fait. — Les Pharisiens ne répondent pas : mais qu'auraient-ils pu répondre aux raisonnements indiscutables du Sauveur? — La particule *etiam*, traduite par *etiam* dans la Vulgate, semble n'être pas authentique.

b. *Guérison d'une main desséchée, pp. 9-14.*

Parall. Marc. iii, 1-6; Luc. vi, 6-11.

9. — *Quum inde transisset.* Bien que les trois synoptiques racontent à peu près de la même manière ce nouveau miracle de Jésus, on trouve néanmoins dans chacun de leurs récits des particularités pleines d'intérêt dont la réunion forme un charmant ensemble. On croirait, suivant la narration de S. Matthieu, que Jésus, immédiatement après la scène que nous venons d'étudier, se rendit à la synagogue du lieu auprès duquel elle s'était passée, et qu'il guérit le même jour le pauvre infirme dont la main était depuis longtemps desséchée; mais S. Luc dit expressément que ce second épisode eut lieu « in alio sabbato », vi, 6, peut-être le samedi suivant. Cf. S. August. de Cons. Evang. l. II, c. 35. — *In synagogam eorum*; d'eux, c'est-à-dire ou des Pharisiens qui avaient attaqué si injustement les disciples du Sauveur, ou mieux encore des habitants de l'endroit. Cf. iv, 23; xi, 4. On a supposé, mais sans raisons suffisantes, que les villes de Tibériade ou de Capharnaüm avaient été le théâtre de cette double polémique relative au sabbat.

10. — *Et ecce.* Ces mots font ressortir le caractère subit et inattendu de l'apparition. — *Homo habens manum aridam.* S. Jérôme nous fournit dans son commentaire quelques détails curieux sur ce malade. « In evangelio quo utuntur Nazareni et Ebionitæ..., homo iste qui aridam habet manum, cæmentarius scribitur, istiusmodi vocibus auxilium precans : Cæmentarius eram, manibus victum quæritans; precor te, Jesu, ut mihi restituas sanitatem, ne turpiter mendicem cibos ». Son mal est indiqué en termes populaires, Cf. III Reg. xiii, 4; c'était une atro-

l'interrogeaient, disant : Est-il permis de guérir les jours de sabbat? afin de l'accuser.

11. Mais il leur dit : Quel est celui d'entre vous qui, ayant une brebis, si elle tombe dans une fosse le jour du sabbat, ne la retiendra pas et ne la retirera pas?

12. Combien un homme vaut plus

centes : Si licet sabbatis curare? ut accusarent eum.

11. Ipse autem dixit illis : Quis erit ex vobis homo, qui habeat ovem unam, et si ceciderit hæc sabbatis in foveam, nonne tenebit et levabit eam?

Deut. 24, 2.

12. Quanto magis melior est homo

phie partielle, par suite de laquelle le mouvement, puis l'action vitale, avaient complètement disparu du membre attaqué. Quand cette infirmité existe depuis quelque temps, elle est regardée comme tout à fait incurable. S. Luc ajoute que c'était la main droite qui avait été atteinte, circonstance aggravante et bien digne de pitié. — *Et interrogabant eum.* D'après les deux autres récits, les Pharisiens seraient demeurés silencieux, observant attentivement la conduite du Seigneur : l'interrogation serait venue de Jésus, Marc. III, 2-4 ; Luc. VI, 7-9 ; mais la conciliation est facile. Les Pharisiens, après avoir observé tout à leur aise, posèrent les premiers au Sauveur la question que nous a conservée S. Matthieu ; alors Jésus leur aura répondu, comme en d'autres cas semblables, par une autre question, plaçant ainsi dans un cruel embarras ceux qui auraient voulu l'embarrasser lui-même. — *Si licet* : hébraïsme fréquent dans les écrits du Nouveau Testament ; Cf. XIX, 3 ; Luc. XIII, 23 ; XXII, 49 ; Act. I, 6 ; XIX, 2, etc. En revanche, cette construction est tout à fait inusitée chez les classiques. — *Sabbatis curare.* La question était insidieuse et renfermait un piège habilement dissimulé, ainsi que l'indiquent les mots suivants, *ut accusarent eum.* — D'après la conduite accoutumée de Jésus, ses interrogateurs supposaient d'avance qu'il s'apitoyerait sur le sort de l'infirme, et qu'il consentirait à le guérir sur l'heure ; ce qui leur permettrait de déposer aussitôt auprès des dignitaires de la synagogue, qui formaient un tribunal de troisième ordre, une accusation de viol du sabbat contre le Thaumaturge. En effet, d'après les principes rabbiniques de l'époque, qui ont été fidèlement consignés dans le Talmud, toute tentative de guérison était regardée comme inconciliable avec le repos du sabbat, à moins qu'il n'y eût réellement « *periculum in mora* » ; sans doute parce que l'art médical, étant alors très-compiqué, exigeait des manipulations nombreuses, que les Rabbins assimilait à un travail proprement dit. Écoutons d'ailleurs quelques-unes de leurs curieuses distinctions. « *Sani medicinam ne adhibent sabbato.* Lumbis æger ne oleo et aceto locum affec-

tum ungit ; ast oleo (solo) licet, modo non rosaceo. Dolens dentibus acetum ne absorbeat, iterum exspuiturus : ast absorbere licet, modo deglutiat. Guttur dolens oleo ne gargarizet : ast oleum deglutire licet, unde si sanetur, bone est. Ne mastichen quis mastiget, aut dentes aromatibus confricat in medelam ; si vero hoc faciat in suaveolentiam oris, permittitur », Maimon. in Schabb. c. 21. Quelle série de prescriptions absurdes et de flagrantes contradictions ! Ne soyons pas surpris si l'école de Schammaï allait jusqu'à interdire de visiter et de consoler les malades en un jour de sabbat ! Schabb. 42, 4.

11. — Conformément à ses principes et à sa conduite habituelle, Jésus-Christ aurait pu faire une réponse affirmative ; mais connaissant les dispositions hostiles des Pharisiens, il préféra déjouer habilement leurs plans et les couvrir eux-mêmes de confusion. — *Quis erit ex vobis.* A un cas de conscience il en oppose un autre, pour tirer ensuite une conclusion irréfragable qui le mettra complètement à l'abri de leurs accusations haineuses. — *Ovem unam.* Un pauvre qui ne possède qu'une brebis pour toute richesse, sera plus excusable s'il travaille en un jour de sabbat pour la sauver ; Notre-Seigneur note à dessein cette circonstance atténuante. — *Si ceciderit... in foveam.* Ces accidents sont fréquents dans les contrées orientales, où les citernes sont ordinairement dissimulées au milieu des champs, à l'aide de branchages et d'herbes qui les recouvrent. — *Nonne... levabit eam.* L'école pharisaïque autorisait en effet le propriétaire à accomplir, sans s'inquiéter du sabbat, tout ce qui serait nécessaire pour retirer sa bête du puits ; car, disait-elle, « il faut avoir un soin extrême des bêtes des Israélites », Jom tob, f. 62, 4 ; il est vrai que plus tard elle l'interdit sévèrement, sans doute pour protester contre ce passage de l'Évangile. — Les paroles du Sauveur renferment un argument « *ad hominem* » plein d'une divine sagesse : elles font voir aux interrogateurs qu'ils n'hésitaient pas à violer le repos du saint jour lorsque leur intérêt personnel était en jeu.

12. — *Quanto magis...* Jésus applique maintenant son cas de conscience à la ques-

ove! Itaque licet sabbatis benefacere.

13. Tunc ait homini : Extende manum tuam. Et extendit, et restituta est sanitati sicut altera.

14. Exeuntēs autem Pharisæi, consilium faciebant adversus eum, quomodo perderent eum.

15. Jesus autem sciens recessit inde, et secuti sunt eum multi, et curavit eos omnes :

tion pendante. Ailleurs, il avait dit que l'homme est supérieur au lis des champs, au passereau qui vole insouciant dans les airs ; il le place actuellement avec la même simplicité au-dessus de l'unique brebis du pauvre. — *Itaque*, c'est l'« Ergo » de son syllogisme, dont nous avons vu la mineure au v. 41, et la majeure dans la première partie du v. 42. — *Licet sabbatis benefacere*. La conclusion naturelle serait « Licet sabbatis curare » ; mais le divin Maître varie à dessein l'expression pour fortifier son raisonnement. Il fait apparaître ainsi les œuvres de miséricorde sous un nouveau jour, de manière à les distinguer entièrement des œuvres serviles vulgaires. Faire le bien est toujours permis, même en un jour de sabbat : mais, une guérison est un bienfait accompli à l'égard de l'humanité, un hommage rendu au Créateur ; comment donc pourrait-elle tomber en collision avec le repos sabbatal ? La réponse est si frappante que, cette fois encore, les Pharisiens demeurent muets.

13. — *Tunc ait homini*. Durant cette courte argumentation de Jésus-Christ, l'infirme s'était tenu debout au milieu de l'assemblée, à côté de celui dont il avait imploré la pitié. Avec quelle anxiété n'avait-il pas entendu la question des Pharisiens et la réponse du Sauveur ? Mais ses craintes avaient fait bientôt place à la plus vive espérance, quand ces douces paroles avaient retenti à ses oreilles : « Combien l'homme ne vaut-il pas mieux qu'une brebis ! » — *Extende manum tuam*. « Vera doctrina de sabbato exposita, jam omnem calumniæ ansam præcidit. Nam sine contactu sola voce hominem sanat, quod ne speciem quidem violati sabbati habere poterat », Rosenmüller. L'acte de guérison était compris dans cet ordre. Dire à un homme dont la main est contractée par la paralysie : Étends la main, c'est lui dire : Tu es guéri. — *Et extendit* ; l'infirme obéit plein de foi, il étend sa main qui se trouva aussitôt complètement guérie et aussi saine que l'autre, ajoute l'évangéliste.

qu'une brebis ! Il est donc permis de faire du bien les jours de sabbat.

13. Alors il dit à cet homme : Étends ta main. Et il l'étendit, et elle fut rendue à la santé comme l'autre.

14. Mais les Pharisiens s'en allant tenaient conseil contre lui comment ils le perdraient.

15. Or, Jésus le sachant s'éloigna de là, et beaucoup le suivirent et il les guérit tous.

14. — *Exeuntēs autem Pharisæi*... Ce dénouement dévoile toute l'étendue de leur malice. Aveuglés de plus en plus par la haine, furieux de voir que, bien loin d'avoir amassé, comme ils l'espéraient, des matériaux d'accusation contre Jésus, ils n'avaient au contraire réussi qu'à se faire prendre dans leurs propres filets, ils sortent pour cacher leur rage, ou mieux, pour lui donner un libre cours loin des regards de la foule. Ils se réunissent en comité secret afin de décider *quomodo perderent eum*. La mort de Jésus est arrêtée en principe, mais le mode de l'exécution est pour eux un objet d'embarras. Nous verrons qu'il le demeurera jusqu'aux derniers jours de la vie de Notre-Seigneur.

c. Douceur et humilité de Jésus-Christ prédites par Isaïe, §§. 15-21.

15 et 16. — *Jesus autem sciens*... Le Sauveur, connaissant par sa science divine les infâmes machinations de ses ennemis, quitta aussitôt le théâtre des deux événements dont nous avons entendu le récit. Son heure n'était pas encore venue, et il ne voulait point par sa présence accroître l'exaspération de ceux qui avaient juré sa mort, et entraver ainsi l'exécution des plans divins. Il pratique donc le premier le conseil qu'il donnait naguère aux Apôtres, x, 23, et il échappe par la fuite aux menées de ses persécuteurs. — *Et secuti sunt eum multi*. S. Marc, III, 7-42, a tracé un tableau vivant de la foule qui se mit alors à la suite de Jésus ; elle venait de toutes les provinces de la Palestine et même des pays païens environnants. Si le divin Maître s'éloigne, c'est donc comme un vainqueur, emmenant avec lui de nombreux amis et de nombreux captifs qui se sont volontairement attachés à sa personne. — *Et curavit eos omnes*, c'est-à-dire, d'après les deux autres synoptiques, tous ceux d'entre eux qui avaient besoin de guérison corporelle ou spirituelle. — L'expression « omnes » fait ressortir tout à la fois l'admirable condescendance de Jésus-Christ et le grand nombre des malades. —

16. Et il leur prescrivit de ne point le faire connaître.

17. Afin que fût accompli ce qu'avait prédit le prophète Isaïe disant :

18. Voici mon serviteur que j'ai choisi, mon bien-aimé en qui mon âme s'est complue. Je ferai reposer mon Esprit sur lui et il annoncera la justice aux nations.

16. Et præcepit eis ne manifestum eum facerent.

17. Ut adimpleretur quod dictum est per Isaiam prophetam, dicentem :

18. Ecce puer meus, quem elegi, dilectus meus, in quo bene complacuit animæ meæ. Ponam spiritum meum super eum, et iudicium gentibus nuntiabit

Isai. 42, 1.

Et præcepit eis ; en grec ἐπετίθειν, Cf. VIII, 4. Il insista énergiquement en ce sens, afin de ne pas aggraver sans raison la situation qui lui était faite par le parti pharisaïque. Plus que jamais, il désiré le calme et la modération, pour le motif que nous avons déjà signalé plusieurs fois. L'enthousiasme croissant de la foule, Cf. Marc. I. c. et Luc. VI, 18-19, lui dictait cette conduite dans la circonstance présente.

17. — En évitant ainsi tout ce qui était de nature à provoquer ses adversaires sans nécessité, en se montrant humble et doux à leur égard, doux et humble également envers les multitudes par lesquelles il était constamment assailli, il avait conscience de réaliser une prédiction célèbre du prophète Isaïe, XLII, 1-4. — *Ut adimpleretur* ; Cf. I, 21. Comme en plusieurs autres endroits, S. Matthieu ne suit à proprement parler ni le texte hébreu, ni la traduction des Septante, dans la citation qu'il unit à son récit ; mais il traduit lui-même librement à la façon d'un Targum, « sensum potius quam verba interpretans », selon la juste remarque de S. Jérôme, Epist. ad Algasiam. Nous donnons ici la traduction littérale de l'hébreu, afin que le lecteur puisse voir plus aisément que l'évangéliste ne s'est rendu coupable d'aucune infidélité sérieuse : « Voici ! mon serviteur que je maintiens, mon élu en qui mon âme se complait. J'ai placé sur lui mon esprit. Il apportera aux peuples la justice. Il ne criera point, et il n'élèvera pas et ne fera pas entendre sa voix au dehors. Il ne brisera point le roseau froissé et il n'écrasera pas la mèche fumante. C'est d'après la vérité qu'il fera connaître la justice. Et il ne faiblira pas, et il ne se laissera pas amollir jusqu'à ce qu'il ait établi la justice sur la terre, et les îles attendent sa doctrine ». Les vv. 2 et 3 du prophète se rattachent seuls directement à la thèse que S. Matthieu voulait démontrer ; l'évangéliste cite néanmoins le passage complet pour plus de clarté : le v. 4 lui servira du reste d'introduction et le v. 4 de conclusion. — La lettre de S. Jérôme « ad Alga-

siam », ou « Capitula XI questionum Algasiae », que nous avons mentionnée plus haut, contient un beau commentaire de cette prophétie.

18. — Isaïe décrit trois choses : 1^o la vocation du Messie, 2^o sa conduite, 3^o les résultats obtenus par lui. Il est question de la vocation du Christ au v. 18. — *Ecce puer meus*. « Puer », de même que παῖς des LXX, peut désigner indistinctement le fils ou le serviteur de la famille : le texte hébreu (עבד) parle très-explicitement du serviteur de Jéhova. Mais cet עבד, dont le nom revient si fréquemment dans la seconde partie du livre d'Isaïe, ch. XL-LVI, n'est autre que le Messie, considéré dans ses humiliations volontairement acceptées pour notre salut. Cf. Phil. II, 7. Les Rabbins le reconnaissent presque tous. Aussi, dans la paraphrase chaldaïque, lisons-nous la traduction suivante de notre passage : עבדי משיחא, voici mon serviteur, le Messie ! — *Quem elegi*. Jéhova, qui est censé prononcer ces paroles, affirme à la face du ciel et de la terre que, de toute éternité, il a choisi son Christ pour en faire la régénérateur de l'humanité. — *In quo bene complacuit*. La voix qui retentit à l'heure du baptême de Jésus, III, 17, celle qui retentira au moment de sa Transfiguration, XVII, 5, exprimaient précisément la même pensée, le même amour de complaisance absolue. — Le grec porte εἰς ἐν, « in quem », ce qui est est plus expressif, l'accusatif indiquant une tendance perpétuelle de l'affection divine vers son Christ. — *Animæ meæ*. « Non mirum si in Deo anima nominatur : quum universa humani corporis membra, secundum leges tropologiæ habere dicatur », S. Jérôme, ad Algas. — *Ponam* ; dans l'hébreu le verbe est au parfait : « j'ai placé » (Cf. Is. XII, 1). « Spiritus », observe encore S. Jérôme, Comm. in h. l., ponitur non super Dei Verbum et super unigenitum qui de sinu processit Patris, sed super eum de quo dictum est : Ecce servus meus ». — *Et iudicium...* Le Messie a été choisi, préparé ; maintenant commence l'exposition de son rôle. Mais quel

19. Non contendet, neque clamat, neque audiet aliquis in plateis vocem ejus :

20. Arundinem quassatam non confringet, et linum fumigans non extinguet, donec ejiciat ad victoriam judicium :

21. Et in nomine ejus gentes sperabunt.

19. Il ne disputera point, il ne criera point et personne n'entendra sa voix dans les places publiques.

20. Il ne broiera pas le roseau cassé, et il n'éteindra pas la mèche fumante, jusqu'à ce qu'il ait poussé au triomphe la justice,

21. Et les nations espéreront en son nom.

est ce jugement que le Christ doit annoncer aux païens, *gentibus*, tout aussi bien qu'aux Juifs? Est-ce la justice proprement dite, en ce sens que le Messie a été réellement institué par Dieu juge suprême des bons et des méchants? Est-ce, d'une manière plus générale, « quod justum et rectum est », la vérité, la seule vraie religion? Ces deux interprétations, qu'on a tour à tour adoptées, nous semblent l'une et l'autre contenues dans le mot מִשְׁפָּט et dans le rôle du Messie : aussi n'essayerons-nous pas de les séparer.

19 et 20. — Le rôle du Christ est admirablement exprimé dans ces versets à l'aide d'allégories touchantes. On nous montre d'abord ce qu'il a de sublime sous le rapport négatif. — *Non contendet*... La passion ne sert jamais de règle à sa conduite; il n'est ni violent, ni turbulent; mais doux, pacifique et modeste. Ce n'est pas un homme de parti qui attire la foule par de bruyantes paroles : tout au contraire, il demande que le silence se fasse autour de son nom et de ses miracles. — *In plateis*, le théâtre habituel des orateurs qui veulent devenir populaires. — Nous passons à un autre côté de l'activité du Messie : elle est aussi aimable et aussi suave qu'elle est humble, comme nous l'apprennent deux locutions proverbiales, qui développent mieux que tout autre langage la devise bien connue de Jésus : « Venit salvare quod perierat », XVIII, 14. — *Arundinem quassatam*... Ce roseau froissé, cette mèche à demi éteinte, objets désormais sans valeur, figurent très-bien les pauvres âmes dont la vie morale tient à peine à un fil, et qu'un contact un peu brusque, dépourvu de bonté, suffirait pour tuer à tout jamais. Le Christ se garde bien de détruire ce faible reste de vie : au contraire, il ressuscite et ranime doucement ceux qui sans lui n'auraient pas tardé à dépérir totalement. — *Linum*. « Quod proximum cortici fuit, stuppa appellatur, deterioris lini, lucernarum fere luminibus aptior », Plin. Hist. Nat. XIX, 3. S'il eût plu au divin Maître de se conduire à l'égard des Juifs incrédules comme un juge sévère, qui d'entre eux eût pu résister à sa colère? Il les aurait brisés, étouffés sans peine, de même qu'on brise un

roseau et qu'on étouffe la lumière d'une lampe; mais non ! il les a toujours épargnés; cherchant jusqu'au bout à les convertir par des moyens pleins de bonté. — *Donec ejiciat*... Tel est le résultat final qu'il obtiendra. « Quum sua omnia impleverit, tunc vindictam inducet, et ultionem perfectam », saint Jean Chrys. Hom. XI in Matth. La justice pure et simple prendra donc alors la place de la bonté, et cette justice s'imposera d'elle-même d'une façon triomphante, renversant tout ce qui tenterait de lui résister : telle est l'idée qui ressort du verbe « ejiciat », *ἐκβάλῃ*.

21. — « Sed non in hoc tantum consistet ejus œconomia, quod increduli puniantur; verum etiam totum orbem attrahet. Quapropter subjunctum : *Et in nomine ejus*, etc. » S. Jean Chrysost. l. c. D'après l'hébreu, ce n'est pas précisément le nom, c'est la doctrine du Messie qui fait l'objet de l'attente des Gentils; toutefois la différence n'est pas considérable, puisque dans le nom du Christ on trouve assurément le principe de son enseignement : ceux qui attendent sa loi ne peuvent manquer d'avoir confiance en son nom, c'est-à-dire en sa personnalité toute puissante. — *Gentes*, comme au v. 18; car les païens aussi, les Prophètes ne cessent pas de le redire, étaient appelés au salut messianique. — Bien que ce beau passage d'Isaïe soit rattaché d'une manière plus spéciale à l'humble fuite de Jésus et à sa condescendance envers le peuple, il convient néanmoins à sa Vie publique tout entière et à tout l'ensemble de sa conduite en tant que Messie.

2° Polémique à propos de la guérison d'un démoniaque, §§. 22-30. Parall. Marc. III, 20-35; Luc. XI, 14-32; VIII, 19-21.

Les trois synoptiques ont recueilli les traits principaux de cet événement; mais tandis que S. Marc les résume en quelques lignes, S. Matthieu et S. Luc en font une complète exposition. Le premier et le troisième évangéliste diffèrent toutefois dans leurs récits, soit pour l'ordre chronologique, soit pour l'arrangement intérieur. S. Matthieu nous paraît mériter la préférence à ce double point de vue.

22. Alors lui fut présenté un possédé du démon aveugle et muet, et il le guérit, de telle sorte qu'il parlait et voyait.

23. Et tout le peuple était stupéfait et disait : N'est-ce point là le fils de David ?

24. Mais les Pharisiens entendant cela dirent : Il ne chasse les démons que par Béezébut, prince des démons.

25. Or Jésus, connaissant leurs pensées, leur dit : Tout royaume di-

22. Tunc oblatus est ei dæmonium habens, cæcus et mutus ; et curavit eum ita ut loqueretur, et videret.

23. Et stupebant omnes turbæ, et dicebant : Numquid hic est filius David ?

24. Pharisei autem audientes, dixerunt : Hic non ejicit dæmones nisi in Beelzebub principe dæmoniorum.

Supr. 9, 34 ; Marc. 3, 22 ; Luc. 11, 15.

25. Jesus autem sciens cogitationes eorum, dixit eis : Omne regnum

a. Guérison d'un démoniaque sourd et muet : accusation des Pharisiens, §§. 22-24.

22. — *Tunc oblatus est...* Nous avons déjà rencontré plus haut, ix, 32, un fait du même genre ; les deux guérisons sont certainement distinctes, malgré les assertions contraires des rationalistes (Strauss, de Wette, etc.). — *Cæcus et mutus* ; le malheureux que l'on présentait à Jésus n'était pas seulement possédé du démon. Par suite de cette possession, il était encore privé de la vue et de la parole. — *Et curavit eum, ita ut...* En faisant disparaître la cause, le Sauveur écarte en même temps les effets. « *Tria signa simul in uno homine perpetrata sunt : cæcus videt, mutus loquitur, possessus a dæmone liberatur. Quod et tunc quidem carnaliter factum est, sed et quotidie completur in conversione credentium, ut expulso dæmone primum fidei lumen aspiciant, deinde in laudes Dei tacentia prius ora laxentur.* » Belle réflexion de S. Jérôme.

23. — *Et stupebant omnes turbæ*, en grec *ἐξίστατο*, expression très-énergique que saint Matthieu n'emploie qu'en cet endroit. L'admiration est donc à son comble, et elle gagne rapidement la foule considérable qui accompagnait Jésus ; Cf. Marc. iii, 7 et 8. — *Numquid hic est...* *μήτι οὐτός ἐστιν* ; c'est-à-dire, ne serait-ce pas le fils de David, ou le Messie ? Cf. Joan. iv, 29. Ce langage exprime une foi naissante, mais qui n'est pas encore entière et qui lutte avec le doute. La multitude est suspendue entre l'affirmative et la négative, tout en penchant davantage vers la première décision. Que l'un de ces Pharisiens que nous apercevons dans l'assistance élève la voix pour dire : Oui, c'est vraiment le Messie, car ses miracles le prouvent, et aussitôt le peuple entier croira !

24. — *Pharisei autem audientes*. Malheureusement, c'est le contraire qu'ils feront. S. Marc ne nous dit-il pas qu'ils étaient venus tout

exprès de Jérusalem pour épier le Sauveur et pour détacher de lui ces bons Galiléens ? Cf. Marc. iii, 22. — *Hic non ejicit dæmones...* Telle est l'infâme accusation qu'ils osent porter contre lui. Il est vrai qu'elle répondait parfaitement à leur but. « *Omnes turbæ* », tout le peuple leur échappait pour se donner à Jésus : s'ils peuvent réussir à répandre parmi ces masses ignorantes la croyance que le Thaumaturge universellement admiré est en communication intime avec l'ennemi du genre humain, avec le prince des démons, sa réputation s'en va bientôt flétrir. Les Pharisiens frappent donc un coup désespéré. — *Nisi in Beelzebub*. Le miracle est trop évident pour qu'ils puissent en nier la réalité ; mais ils l'attaquent à un autre point de vue. Le surnaturel, dans les cas de ce genre, ne peut-il pas venir de Dieu ou de Satan ? Quand Jésus chasse les démons, ce n'est pas, s'écrient ces misérables, en vertu d'un principe divin ; mais par un concours satanique, par une opération monstrueuse. — *Principe dæmoniorum* : les Juifs se représentaient justement les esprits infernaux sous l'image d'une armée douée d'une certaine organisation, ayant à sa tête un commandant en chef auquel les démons inférieurs obéissaient. Nous avons essayé d'indiquer pourquoi on appelait alors Satan Béezébut. Cf. x, 25 et le commentaire.

b. Réplique vigoureuse de Jésus à l'attaque de ses adversaires, §§. 25-37.

25. — *Sciens cogitationes eorum*. Connaissant leurs pensées, Jésus connaissait par là-même toute l'énormité de leur malice. S'il a autrefois, ix, 34, laissé sans réponse une accusation analogue, il n'est pas possible qu'il permette, davantage aux Pharisiens de profiter de son silence pour s'enhardir de plus en plus, et pour ruiner peu à peu son œuvre et son autorité auprès du peuple. Cette fois, il prend la parole pour repousser

divisum contra se, desolabitur : et omnis civitas vel domus divisa contra se, non stabit.

Luc. 11, 17.

26. Et si Satanas Satanam ejicit, adversus se divisus est : quomodo ergo stabit regnum ejus ?

27. Et si ego in Beelzebub ejicio

visé contre lui-même sera dévasté, et toute ville ou maison divisée contre elle-même ne subsistera pas.

26. Et si Satan chasse Satan, il est divisé contre lui-même ; comment donc subsistera son royaume ?

27. Et si moi je chasse les démons

l'injure si odieuse qu'on venait de lancer contre lui. C'est un véritable plaidoyer « pro domo sua » qu'il nous fait entendre ; il y démontre qu'il n'est nullement, comme on l'en accuse, le confédéré de Satan. « Toutes les qualités que nous avons admirées déjà dans ses discours et dans ses réponses, nous les retrouvons ici réunies : la douceur et l'humilité qu'aucune offense personnelle, pas même l'outrage le plus avilissant, ne peut faire démentir ; le tempérament calme et sublime qui ne rend pas injure pour injure ; la sainte colère du juge en harmonie avec l'amour qui instruit et qui persuade ; la plénitude de sagesse qui, en toute occasion, révèle les secrets des cœurs et déclare la vérité avec un pouvoir pénétrant, enfin la majesté de sa personne qui s'affirme en toutes choses », Stier, Reden des Herrn Jesu, in h. l. Il y a deux parties dans ce petit discours du divin Maître : l'orateur se tient d'abord sur la défensive et réfute, par une série d'arguments inébranlables, l'accusation grossière des Pharisiens, §§. 25-30 ; puis, devenant lui-même agresseur, il met en relief le crime de ses ennemis et le châtiment qui les atteindra s'ils persistent dans leur indigne conduite, §§. 31-37. — Première partie. La réfutation commence par un raisonnement « ex absurdo », §§. 25 et 26. Satan qui chasse Satan, n'est-ce point une véritable absurdité ? Et pourtant, telle est bien l'affirmation des Pharisiens, quand ils assurent que Notre-Seigneur tient du démon le pouvoir qu'il exerce contre le démon. La double comparaison qui sert de développement à cette preuve la rend très-vivante et en accroît la force. — *Omne regnum divisum...* Qui pourrait nier ces deux faits d'expérience dont on est si souvent témoin, et dont la triste et perpétuelle vérité est attestée, chez tous les peuples, par des locutions proverbiales identiques à celles que nous cite Jésus ? « Quæ domus tam stabilis, disait Cicéron, quæ tam firma civitas est, quæ non odiis atque dissidiis funditis possit everti ? » Et Saluste : « Concordia res parvæ crescunt, discordia maximæ dilabuntur ». Et Sophocle : Ἀναρχία γὰρ μέγαν οὐκ ἔστιν κακόν. (Cf. Wetsstein et Grotius in h. l.). — *Domus* désigne

métaphoriquement la famille, qui est supposée occuper à elle seule une maison.

26. — Jésus-Christ applique au royaume de Satan les paroles sentencieuses du verset 25. — *Si Satanas Satanam ejicit*. Fritzsche et de Wette traduisent : Si un Satan chasse un autre Satan ; mais ils affaiblissent ainsi notablement la pensée du Sauveur. Le véritable sens est donc : Si Satan s'expulse lui-même, s'il est tout à la fois sujet et objet de l'expulsion. — *Adversus se divisus est*. Les démons ne sortaient que malgré eux des corps des possédés ; si c'est leur propre chef qui les y oblige, il est divisé contre lui-même en tant qu'il forme une unité morale avec tous les autres esprits mauvais, rangés sous sa juridiction : en même temps il veut et ne veut pas sortir. Cf. S. Thomas in h. l. — *Quomodo ergo stabit*. Conclusion très-légitime et tout à fait incontestable. Il n'est pas une société organisée, — qu'elle s'appelle royaume, cité, famille ou même empire infernal, peu importe, — qui puisse résister à une guerre intestine. Or, les œuvres opérées par Jésus-Christ sont manifestement opposées au royaume de Satan ; il est donc impossible qu'il soit ligé avec Satan, parce que cela reviendrait à dire que Satan est ligé contre lui-même, ce qui est absurde. Par conséquent, l'expression « chasser les démons par Béelzebub » n'est qu'un jeu de mots complètement vide de sens, un pur sophisme inventé pour jeter de la poudre aux yeux des ignorants. « Mais l'union la plus parfaite existe-t-elle donc entre les démons ? N'est-il pas au contraire dans la nature du mal de se séparer, de se diviser pour des fins égoïstes ? Sans doute la haine, et la jalousie, et la discorde règnent entre les démons ; toutefois, lorsqu'il s'agit de lutter contre le royaume du bien, ils savent s'unir et former une phalange serrée », Bisping, in h. l. Croira-t-on qu'ils consentent jamais à prêter main-forte à quelqu'un pour faire le bien, c'est-à-dire pour se ruiner eux-mêmes ?

27. — *Et si ego in Beelzebub...* Notre-Seigneur Jésus-Christ ne craint pas d'admettre pour un instant cette monstrueuse hypothèse, afin de la mieux renverser. Quel noble calme dans son argumentation ! On

par Béezébub, par qui vos enfants les chassent-ils? C'est pourquoi ils seront eux-mêmes vos juges.

28. Mais si je chasse les démons par l'esprit de Dieu, le royaume de Dieu est donc venu au milieu de vous.

29. Ou comment quelqu'un peut-il entrer dans la maison du fort et piller ses meubles, à moins qu'il n'ait auparavant lié le fort? Alors il pillera sa maison.

dæmones, filii vestri in quo ejiciunt? Ideo ipsi judices vestri erunt.

28. Si autem ego in spiritu Dei ejicio dæmones, igitur pervenit in vos regnum Dei.

29. Aut quomodo potest quisquam intrare in domum fortis, et vasa ejus diripere, nisi prius alligaverit fortem? et tunc domum illius diripiet

dirait que son nom n'a pas été directement mêlé à la question. Dans ce verset, la réfutation a lieu « ex concessis ». Soit, c'est grâce au concours de Béezébub que je parviens à chasser les démons; mais alors vos fils, qui les chassent aussi, de qui tiennent-ils ce pouvoir? — Les mots *filii vestri* désignent évidemment les disciples des Pharisiens; c'est un hébraïsme semblable à celui qui faisait autrefois appeler « Fils des Prophètes », III Reg. xx, 35; IV Reg. II, 3, etc., les hommes formés à l'école des Samuel, des Elie et des autres voyants inspirés. — *In quo ejiciunt?* Est-ce par Jésus ou par Béezébub? Ce raisonnement suppose qu'il y avait alors chez les Juifs des exorcistes qui, à l'aide du nom divin et de diverses formules, réussissaient parfois à chasser les démons des corps. Nous savons du reste par le livre des Actes, XIX, 13, et par les écrits de Josèphe, Antiq. VIII, 2, 5; Bell. Jud. VII, 6, 3, etc., qu'il en était réellement ainsi. Plusieurs Pères signalent également ce fait; Cf. S. Justin, adv. Tryph. p. 344, Origène, c. Ceis. lib. I et IV, et S. Irénée, adv. hæc. II, 7, dont voici les paroles : « Tout est soumis au Tout-Puissant, et, par l'invocation de son nom, même avant l'arrivée de Notre-Seigneur, les hommes étaient délivrés des esprits mauvais... Aujourd'hui encore les Juifs chassent les démons par cette invocation ». — *Ideo judices vestri erunt.* Vous les louez et vous me condamnez, quoique nos œuvres soient les mêmes : vous n'êtes donc pas conséquents avec vous-mêmes; aussi vos exorcistes seront-ils vos juges, en montrant par leur conduite que vous avez parlé contre votre conscience, à cause de la haine que vous nourrissez contre moi. — S. Jean Chrysostôme, Théophylacte, Euthymius, S. Hilaire, Maldonat, etc., supposent que Jésus-Christ désignait ses propres disciples par l'expression « *filii vestri* ». Maldonat : « Apostoli qui ex populo vestro sunt ». Mais c'est une interprétation manifestement erronée, qui enlève au raisonnement presque

toute sa force : dans quel sens, du reste, Notre-Seigneur appellerait-il ses Apôtres les fils des Pharisiens?

28. — Jésus tire maintenant des arguments qui précèdent une déduction importante. — *Si autem ego in Spiritu Dei*, ou bien « *in digito Dei* », selon l'expression pittoresque de S. Luc, XI, 20. C'est plus qu'une hypothèse, car Jésus-Christ ne peut chasser les démons qu'avec l'aide de Dieu ou par le concours de Satan; or il vient de prouver que la seconde partie du dilemme est fautive; la première par conséquent demeure forcément vraie. Lui, il se sert d'un esprit puissant pour guérir les possédés, mais c'est l'Esprit de Dieu et point un esprit satanique comme on le lui reproche. — *Igitur pervenit in vos regnum Dei.* Voici ce qu'ils auraient dû comprendre! Le royaume de Satan s'écroule visiblement; il faut donc que le royaume de Dieu, le royaume messianique, soit déjà établi sur la terre, et, s'il en est ainsi, le Christ, son fondateur, a dû faire son apparition, et le Christ n'est autre que Jésus!

29. — Aut : cette particule introduit un nouvel argument, qui est tiré du domaine de l'expérience et que Jésus expose sous la forme d'une allégorie saisissante. — *Quomodo potest quisquam...* Si quelqu'un veut piller la maison d'un homme puissant avec lequel il est en lutte, il faut qu'il soit capable de l'enchaîner tout d'abord. Alors seulement il pourra exécuter ses desseins de vengeance : ainsi donc, Jésus doit être plus fort que Satan, puisqu'il réussit à le lier et à lui ravir ses biens. Dans cette parabole, « *quisquam* » représente en effet le Christ, tandis que Satan est naturellement désigné par l'expression « *fortis* ». La maison du prince des démons, c'est la terre sur laquelle Dieu lui a permis d'exercer un certain pouvoir. — *Vasa ejus*, d'après l'hébr. כלי, ustensiles, mobilier en général; ce sont les hommes, qu'il n'avait que trop longtemps tenus entre ses mains comme de vils ustensiles. Le Sauveur Jésus, en chassant les démons, manifestait sa toute-puis-

30. Qui non est mecum contra me est : et qui non congregat mecum, spargit.

31. Ideo dico vobis : Omne peccatum et blasphemia remittetur ho-

30. Qui n'est pas avec moi est contre moi, et qui ne rassemble pas avec moi disperse.

31. C'est pourquoi je vous dis : Tout péché et tout blasphème sera

sance à leur égard, et leur enlevait en même temps les hommes pour les rendre à Dieu, leur véritable maître.

30. — *Qui non est mecum...* La signification de ces paroles est claire. C'est comme si Jésus eût dit : « Qui non est amicus, censetur inimicus ». Quand, sur un point donné, deux partis hostiles sont en face l'un de l'autre, et que ces deux partis seulement sont possibles, il n'est permis à personne de demeurer impartial : il faut être ou pour ou contre. Or, tel est précisément le cas, dit Jésus. « Ego Dei paries sequor. Proinde, qui non est in castris meis, is hostis et adversarius est meus », Erasme. — Mais à qui Notre-Seigneur voulait-il appliquer cette sentence ? Il y a controverse là-dessus parmi les commentateurs. « Ex consequentibus textibus sermonis ad diabolum refertur », écrit S. Jérôme : eo quod non possint opera Salvatoris Beelzebub operibus comparari ». De même S. Thomas : « Et diabolus apparet quod non est mecum ». Le proverbe cité par Jésus contiendrait donc une nouvelle réfutation des Pharisiens ; Cf. Wetstein, de Wette, Arnoldi, etc. Bengel et Néander rapportent moins heureusement encore ces paroles aux exorcistes juifs mentionnés plus haut, v. 27 ; d'autres les appliquent aux Pharisiens et à leurs sentiments hostiles contre Jésus. Nous préférons les regarder, avec Grotius, comme une sentence générale qui convient à tout l'auditoire du Sauveur. Il y avait là beaucoup d'hommes flottants, indécis, qui, frappés d'une part des miracles auxquels ils avaient assisté, de l'autre de la réflexion des Phari-siens, ne savaient de quel côté se ranger. Notre-Seigneur leur donne un avertissement sérieux, en montrant qu'en une telle matière la neutralité est impossible. Le juste-milieu ne saurait exister dès-là que les principes sont en jeu, comme ils l'étaient alors ; car, en pareil cas, l'indifférence serait la haine. — *Qui non congregat...* Même pensée revêtue d'une image qui est empruntée à la moisson. Ne pas se ranger avec le divin Moissonneur, c'est imiter l'insensé qui jetterait au loin à pleines mains les grains à peine récoltés. Là encore, il n'y a pas de milieu : on recueille ou on disperse.

31. — Après avoir réfuté ses adversaires, Jésus-Christ les attaque à son tour, et, en les attaquant, il essaie de leur inspirer un salutaire effroi par le tableau de leur malice et des dangers auxquels elle les expose rela-

tivement à l'autre vie. Telle sera la couleur générale de cette seconde partie de la défense du Sauveur, v. 34-37. « Posteaquam responderat et objectionem solverat, ostenderatque eos impudenter agere, demum terret. Consilii enim et correptionis hæc non spernenda pars est, non modo objectis responderet et persuadere, sed etiam comminari, quod ille plerumque facit dum leges et consilia profert », S. Jean Chrysost. Hom. xli in Matth. — *Ideo* ne se rapporte pas à ce qui vient d'être dit immédiatement par Jésus, mais à l'accusation du v. 24. « Ideo », puisque, malgré l'évidence du contraire, vous osiez affirmer que c'est avec le secours de Béelezebub que je chasse les démons, sachez bien quel affreux péché vous pouvez commettre en tenant un pareil langage. — *Dico vobis* ; formule solennelle, comme toujours. — *Omne peccatum et blasphemia...* S. Augustin regardait les vv. 31 et 32 comme les plus difficiles de toute la Bible ; il a fréquemment essayé de les expliquer, complétant peu à peu son interprétation primitive par de nouveaux développements. Cf. Jansenius in h. l. — Jésus commence par une proposition générale : tout péché et tout blasphème sera pardonné. Le mot « peccatum » indique le genre, tandis que « blasphemia » désigne une espèce particulière de péché, au sujet de laquelle le Sauveur veut faire une restriction importante. — *Remittetur* ; naturellement, si les conditions nécessaires pour cela sont posées par le coupable. Il suit de là qu'il n'y a pas de péché irrémissible à proprement parler : « Nemo ergo diffidat, nemo veterum conscius delictorum præmia divina desperet. Novit Dominus mutare sententiam, si tu noveris emendare delictum ». — Et pourtant, Jésus-Christ établit immédiatement une exception : *Spiritus autem blasphemia non remittetur*. Nous avons deux choses à examiner ici : 1^o Que faut-il entendre par le blasphème contre l'Esprit-Saint ? 2^o Pourquoi, et dans quel sens ce péché est-il impardonnable ? Le substantif « blasphème » vient, comme nous l'avons dit plus haut, du nom grec βλασφημία, qui désigne directement des paroles nuisibles à la réputation de quelqu'un. Dans notre passage, il s'agit d'un blasphème dirigé contre l'Esprit-Saint. Cf. v. 32 et Marc. iii, 29, circonstance qui accroît singulièrement la malice de l'acte. Cependant, comme le dit Maldonat avec beaucoup de justesse : « Certum est peccatum in Spiritum sanctum non dici quod contra Spi-

remis aux hommes; mais le blasphème contre l'Esprit ne sera point remis.

32. Et quiconque dira une parole contre le Fils de l'homme, elle lui sera remise; mais celui qui la dira

minibus; Spiritus autem blasphemia non remittetur.

Marc, 3, 28; Luc, 12, 10.

32. Et quicumque dixerit verbum contra Filium hominis, remittetur ei: qui autem dixerit contra Spiri-

ritus sancti personam est, ut recte Augustinus admonuit ». Jésus-Christ parle conformément au langage de l'Ancien Testament, le seul qui fût accessible à ses auditeurs; par les mots « Esprit-Saint » il désigne donc l'Esprit de Dieu en général, c'est-à-dire l'activité divine qui se manifeste soit au dehors par des effets sensibles, soit au-dedans par les opérations de la grâce, Cf. Schegg, in h. l., et non pas la troisième personne de la Sainte Trinité de manière à exclure le Père et le Fils. D'après le contexte, le blasphème contre l'Esprit de Dieu est le dernier degré de la malignité humaine. Les éclaircissements que nous cherchons sur sa nature, nous sont fournis par la scène à laquelle nous a fait assister le récit de S. Matthieu. Jésus-Christ avait opéré un miracle éclatant, qui révélait visiblement l'action de Dieu; néanmoins les Pharisiens, fermant les yeux à la lumière, avaient osé dire que ce prodige provenait du démon. Partant de là, Notre-Seigneur certifie que le blasphème contre l'Esprit-Saint ne saurait être pardonné; il montre par là-même que ses adversaires avaient commis, ou du moins avaient été sur le point de commettre ce péché irrémissible. S'il en est ainsi, la faute dont il parle consiste en un endurcissement volontaire contre les manifestations les plus authentiques de l'Esprit-Saint, en un outrage dirigé contre les opérations divines les plus évidentes, en une lutte ouverte et calculée contre Dieu. Celui qui la commet détourne sciemment, librement, sa volonté de la vérité reconnue comme telle. — *Non remittetur*. Sentence terrible dont il est aisé maintenant de comprendre le motif. L'irrémissibilité du blasphème contre l'Esprit-Saint n'existe pas du côté de Dieu, car sa bonté et sa puissance sont infinies; elle existe seulement du côté du pécheur, dont l'état est tel que son pardon est à peu près impossible. En effet, pour qu'un péché puisse être remis, il est nécessaire qu'on le regrette, qu'on en ait une contrition sincère; mais cette contrition ne saurait que très-difficilement avoir lieu quand on blasphème contre le Saint-Esprit, attendu qu'on s'endurcit soi-même dans le mal, qu'on aime sa faute et qu'on y persiste malgré l'évidence. « Dicendum igitur, scripturas et patres dicere peccatum in Spiritum sanctum non remitti, quia ordinarie et ut plurimum non curatur », Bellarmin; de Pœni-

tentia, l. II, c. 16. C'est donc habituellement une anticipation de la damnation éternelle. C'est le péché de Satan et des mauvais anges, qui n'a jamais été et ne sera jamais pardonné.

32. — *Et quicumque dixerit...* Nous retrouvons ici la même pensée qu'au v. 31: seulement, Jésus-Christ y ajoute des détails importants, qui précisent davantage encore les deux points que nous avons examinés plus haut. D'abord, il se met lui-même en scène, opposant au blasphème contre l'Esprit-Saint celui qu'on peut commettre contre sa propre personne, envisagée à un point de vue particulier. — *Verbum contra Filium hominis*. « Verbum » est synonyme de « blasphemia » et représente aussi une parole outrageante. L'expression « Fils de l'homme » montre que Notre-Seigneur parle ici de sa nature humaine, de son humble apparition sous la forme d'un esclave; or, on pouvait se tromper sous ce rapport; les préjugés, l'ignorance, rendaient l'erreur possible et diminuaient la faute. Aussi, dans ce cas, le pardon est-il assuré, *remittetur ei*. « Qui verbum dixerit contra Filium hominis, scandalizatus carne mea et me hominem tantum arbitraris, quod sim filius fabri... etc., talis opinio absque blasphemia, quumque culpa non careat erroris, tamen habet veniam propter corporis vilitatem », S. Jérôme. On est inexcusable au contraire quand on blasphème contre l'Esprit-Saint, parce qu'on résiste alors avec pleine connaissance de cause à la lumière, à la grâce, ainsi qu'il a été dit à propos du v. 31. « Idcirco hujus blasphemiae venia non dabitur vobis..., quia Spiritus Sanctus notus vobis est, et contra rem manifestam impudenter agitis », S. Jean Chrys. Hom. xli in Matth. Origène donne une explication analogue lorsqu'il dit: « Si le péché est plus grave, ce n'est point parce que le Saint-Esprit est supérieur au Verbe, mais parce que celui qui a reçu l'Esprit-Saint est plus élevé dans la vie chrétienne. » Mais on a singulièrement exagéré l'antithèse établie par Jésus-Christ entre sa personne et l'Esprit-Saint, lorsqu'on a prétendu trouver dans ces deux versets trois péchés distincts, commis contre chacune des personnes divines, et puisant, dans le rapport qu'ils ont avec le Père, le Fils et l'Esprit-Saint, leur degré plus ou moins grand de culpabilité. D'abord, il n'est aucunement ques-

tum sanctum, non remittetur ei, neque in hoc sæculo, neque in futuro.

33. Aut facite arborem bonam, et fructum ejus bonum : aut facite arborem malam, et fructum ejus malum : siquidem ex fructu arbor agnoscitur.

34. Progenies viperarum, quomodo potestis bona loqui, cum sitis

contre l'Esprit saint, elle ne lui sera remise ni en ce siècle ni dans le siècle futur.

33. Ou faites un arbre bon et dont le fruit soit bon, ou faites un arbre mauvais et dont le fruit soit mauvais, car un arbre se connaît par son fruit.

34. Race de vipères, comment pouvez-vous dire de bonnes choses

tion de Dieu le Père en cet endroit ; de plus, on ne voit pas de quelle manière une faute commise contre la seconde ou la troisième personne de la Sainte Trinité offrirait moins de gravité qu'une offense envers la première personne divine, tandis que l'on comprend très-bien qu'il puisse y avoir une différence entre blasphémer contre le Fils de l'Homme et blasphémer contre l'Esprit de Dieu. — *Neque in hoc sæculo, neque in futuro.* Tout-à-l'heure Jésus avait dit simplement « non remittetur » ; actuellement il insiste et appuie avec force sur cette expression par le développement qu'il lui donne. Les Rabbins mentionnent souvent, dans le Talmud « le siècle présent », עולם הזה, et « le siècle futur », עולם הבא. Le siècle présent, c'est en général le temps qui précède le jugement dernier et, pour chaque individu, la durée de sa vie terrestre ; le siècle futur, c'est l'éternité commencée pour chaque individu dès l'instant de sa mort et après la fin du monde pour toute l'humanité. « Bien que les païens vivent tranquilles dans le siècle présent, il n'en sera pas de même dans le siècle futur », dit le Midrasch Tehillin, f. 45, 4. « Le siècle futur existe dès que l'homme est sorti de ce monde », Tanchum, f. 52, etc. Affirmer qu'un péché ne sera remis ni dans ce monde ni dans l'autre, c'est affirmer très-expressément qu'il ne sera jamais pardonné durant toute l'éternité.

33. — Jésus-Christ a déjà signalé au v. 27 l'inconséquence des Pharisiens ; il y revient encore à un autre point de vue... « Demonstrat accusationem et cum communi ratiocinio et cum rerum consequentia pugnare. Egregie illos coercens, ait : Si opera vultis reprehendere, non prohibeo ; solum ne de iis quæ contra communem omnium mentem pugnant », S. Jean Chrysost. Hom. XLII in Matth. — *Aut facite arborem bonam.* Le verbe « facere » est pris ici « in sensu declaratorio », comme l'avaient déjà compris les anciens exégètes ; ποιῆσατε, ἀντὶ τοῦ εἶπατε, Euthymius. Ou bien dites que l'arbre est bon et que son fruit l'est aussi ; ou bien dites que l'arbre est mauvais et que son fruit l'est

pareillement. Cette interprétation est très-classique, Cf. Raphaël, Herodot. p. 454 ; Xénophon disait en ce sens : ποιεῖσθε δὲ πολεμίους, vous déclarez que ce sont des ennemis, Hist. vi, 3, 5 ; Cf. Joan. viii, 53 ; x, 33 ; xix, 7 ; I Joan. i, 40 ; v. 40. — L'arbre, c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ ; le fruit, c'est l'expulsion des démons. — Les Pharisiens admettaient que le Sauveur chassait réellement les démons, par conséquent, qu'il produisait des fruits excellents ; d'autre part ils déclaraient que l'arbre par lequel ces fruits étaient produits ne valait rien, c'est-à-dire que Jésus était l'instrument du démon lorsqu'il guérissait les possédés. Le divin accusé argumente contre eux « ab effectis ad causam » et leur démontre que leur reproche est simplement absurde. Est-ce que l'on récolte des raisins sur des épines et des figues sur les chardons ? « Si diabolus malus est, bona opera facere non potest. Si autem bona sunt quæ facta cernitis, sequitur ut non sit diabolus qui ea facit. Neque enim fieri potest, ut ex malo bonum, aut ex bono malum oriatur », S. Jérôme. Tel est certainement le sens obvie de ce verset. Cependant quelques auteurs, à la suite de S. Augustin et de S. Thomas, conservent à « facere » sa signification habituelle et appliquent les paroles de Jésus-Christ aux Pharisiens. « Reprehendit Christus eorum hypocrisis, quod, quum bona arbor videri vellent, malos tamen fructus facerent, aut quod, quum mala arbor essent, bonos videri vellent fructus facere, jubetque aut aperte malos aut aperte bonos esse », Maldonat. Il est aisé de voir que cette explication enlève à la pensée une grande partie de sa force et qu'elle interrompt la suite des raisonnements de Jésus.

34. — Les ennemis du divin Maître se sont rendus coupables à l'égard de sa personne sacrée du plus affreux blasphème ; mais il n'y a pas lieu de s'en étonner : des hommes si profondément mauvais peuvent-ils faire autre chose que le mal ? — *Progenies viperarum* ; Cf. iii, 7. Jamais les Pharisiens n'avaient mieux mérité ce titre ; ne venaient-ils point, par pure malice, de déverser leur venin sur

étant mauvais? car la bouche parle de l'abondance du cœur.

35. L'homme bon tire d'un bon trésor des choses bonnes, et l'homme mauvais tire d'un mauvais trésor des choses mauvaises.

36. Or, je vous dis que toute parole oiseuse que les hommes auront dite, ils en rendront compte au jour du jugement.

37. Car d'après tes paroles tu

mali? ex abundantia enim cordis or loquitur.

Luc., 6, 45.

35. Bonus homo de bono thesauro profert bona : et malus homo de malo thesauro profert mala.

36. Dico autem vobis, quoniam omne verbum otiosum, quod locuti fuerint homines, reddent rationem de eo in die iudicii.

37. Ex verbis enim tuis justifica-

le plus innocent des êtres? — *Quomodo potestis...* Il est moralement impossible pour eux de prononcer de bonnes paroles, attendu que leur cœur est plein de malice, et que le cœur humain est la source de laquelle découlent les expressions qui sortent de sa bouche. — *Ex abundantia enim cordis...* Sentence d'une parfaite vérité : les paroles sont l'indice infailible du cœur ; nous parlons de ce que nous sommes. On peut dissimuler pour un temps l'état véritable de son âme ; mais bon gré mal gré le langage révèle bientôt ce qu'on est réellement. « Ce dont le cœur est rempli, la bouche en déborde », dit un proverbe allemand. De même que le fruit manifeste la nature de l'arbre, de même aussi la parole humaine trahit au dehors les sentiments de celui qui la profère.

35. — Jésus-Christ développe dans ce verset, la maxime qu'il a citée plus haut. Tout se tient, dit-il, dans l'homme. S'il est bon foncièrement, il nourrit au fond de lui-même de bons sentiments qui s'échappent ensuite en bonnes paroles ; *bonus... de bono... bona* ; s'il est mauvais, c'est le contraire qui arrive : *malus... de malo... mala*. Ce ne sont donc pas les bonnes ou les mauvaises paroles qui font le bon ou le mauvais homme, c'est le bon ou le mauvais cœur. Le cœur, qu'il soit bon, qu'il soit mauvais, ressemble à un trésor, à un réservoir spirituel, dans lequel chacun puise les pensées qu'il exprime au dehors par la parole. « Vere thesaurus est in quovis homine et copia latens », Bengel, Gnomon in h. l.

36. — *Dico autem vobis*. Jésus-Christ annonce à ses adversaires, sous la forme d'un raisonnement « a fortiori », le châtement qu'ils s'attirent par leur conduite à son égard. — *Omne verbum...* Nominatif absolu dont nous avons rencontré plusieurs exemples ; Cf. x, 14-32. — *Otiosum* serait, d'après plusieurs commentateurs modernes, synonyme de « malum » ; quelques mss. grecs portent en effet *πονηρον* au lieu de *ἀργον*. Toutefois nous n'avons pas de raisons suffisantes pour nous écarter du sens littéral et de l'interprétation

unanime des anciens auteurs. Mais, qu'est-ce qu'une parole oiseuse? Les Pères répondent clairement à cette question : « *Otiosum verbum, quod nequaquam ædificat audientes; otiosum verbum, quod sine utilitate et loquentis dicitur et audientis* », S. Jérôme. « *Otiosum verbum est verbum quod aut ratione justæ necessitatis, aut intentione piæ utilitatis caret* », S. Greg. Past. Cur. III, 15. « *Otiosum verbum est quod nullam rationabilem causam habet; quam rationem de eo reddere poterimus quod est præter rationem?* » S. Bern. De tripl. custodia. — *Reddunt rationem de eo*. On comprend maintenant pourquoi. Dans le royaume surnaturel, les actes, même légèrement coupables, de l'homme sensuel et animal, comme l'appelle S. Paul, seront justement châtiés. « Les hommes disent, par suite d'une folie volontaire : Une parole ou deux qui ne signifiaient rien, qu'est-ce que cela? Je n'ai fait qu'un bien petit mal! L'histoire du monde et de la vie humaine réfute en tous lieux cette excuse insensée, répétant bien haut que les paroles sont des actes qui opèrent longtemps et profondément. » Stier, Reden des Herrn Jesu, in h. l. — Jésus ne tire pas lui-même la conclusion à laquelle il voulait amener ses auditeurs ; mais il leur était aisé de la déduire eux-mêmes. « Est sensus : si otiosum verbum... non est absque periculo ejus qui loquitur ; et in die iudicii redditurus est unusquisque rationem sermonum suorum : quanto magis vos, qui opera Spiritus sancti calumniimini », S. Jérôme.

37. — Le Sauveur insiste encore sur l'importance des paroles et sur le compte sérieux que chacun de nous devra rendre au souverain Juge de celles qu'il aura proférées. — *Ex verbis enim tuis* ; la particule « enim » relie étroitement les deux versets. « Ex » signifie « d'après » ; c'est d'après ses paroles que l'homme sera justifié, c'est-à-dire déclaré juste, ou condamné dans l'autre vie. Il sera justifié si elles ont été bonnes ; il sera condamné si elles ont été mauvaises, parce que,

beris, et ex verbis tuis condemna-beris..

38. Tunc responderunt ei quidam de Scribis et Phariseis, dicentes : Magister, volumus a te signum videre.

39. Qui respondens ait illis : Generatio mala et adultera signum

seras justifié, et d'après tes paroles tu seras condamné.

38. Alors quelques-uns des Scribes et des Pharisiens lui répondirent, disant : Maître, nous voulons voir de vous un signe,

39. Jésus leur répondit : Cette génération mauvaise et adultère re-

dans l'un et dans l'autre cas, elles attesteront sa moralité intérieure. Cf. Luc. xix, 22; Job. xv, 6. On reconnaît l'oiseau à son chant, l'homme à son langage. Ainsi donc, « avec la langue nous écrivons pour nous-mêmes le protocole le plus décisif de notre futur examen devant le tribunal de la justice suprême », Slier, l. c. — Revenons rapidement sur l'ensemble de l'apologie de Notre-Seigneur, afin de mieux marquer la liaison des détails qui la composent. Jésus avait guéri un démoniaque sourd et muet, v. 22; la foule stupéfaite tendait à conclure de là qu'il était le Messie, v. 23; mais les Pharisiens assurèrent qu'il n'avait accompli ce prodige que grâce à la coopération de Satan, v. 24. Le Sauveur leur adressa cette réponse : Tout royaume divisé contre lui-même périclité infailliblement, v. 25; le royaume de Satan n'échappe point à cette règle; si le démon m'aide à chasser le démon, c'en est donc fait de son autorité, v. 25. Du reste, c'est ou par Bêelzébul, ou par l'esprit de Dieu que je guéris les démoniaques; dans le premier cas, vos disciples font comme moi, v. 27, dans le second cas le règne du Messie a commencé, et je suis moi-même le Messie, v. 28. Comment pourrais-je en effet chasser le démon, si je n'étais plus fort que lui? v. 29. Qu'on y prenne bien garde! Dans la lutte que vous engagez contre moi sur ce terrain, il n'est pas possible de demeurer neutre, v. 30. Sachez d'ailleurs à quoi vous vous exposez en m'outrageant ainsi : vous blasphémez contre l'Esprit-Saint, ce qui est un péché irrémissible de sa nature, vv. 31-32. Prétendre, comme vous le faites, que le fruit est bon tandis que l'arbre est mauvais, c'est une inconscience palpable, v. 33. Mais rien ne doit étonner de votre part : on parle mal quand on a un mauvais cœur, v. 34, car les paroles correspondent à l'état intérieur de l'âme, v. 35. Vous subirez les conséquences de cette conduite, attendu qu'au jugement messianique il faudra rendre compte des moindres paroles, v. 36, et que la sentence du souverain Juge sera conforme au langage qu'on aura tenu sur la terre, v. 37.

c. Le signe accordé aux Pharisiens, vv. 38-45.

38. — *Tunc responderunt.* Les Pharisiens confondus gardent, après cette argumentation vigoureuse, un silence significatif. Quelques-uns d'entre eux, qui n'avaient point pris part à l'accusation de leurs collègues contre Jésus, Cf. Luc. xi, 45 et 46, essaient pourtant de détourner la conversation de ce sujet brûlant et humiliant pour toute la secte. Prenant donc la parole, Cf. xi, 25, et s'adressant au Sauveur avec des marques extérieures de respect, ils lui disent : *Magister* (c'est-à-dire Rabbi), *volumus a te signum videre.* Un signe! ce mot est important et prend dans la circonstance présente un sens particulier. Un signe, c'est une chose destinée à en prouver une autre; c'est, pour les Pharisiens, un prodige d'une nature spéciale, et vraiment décisif, qui montrera que Jésus est le Messie. Suivant eux, les miracles antérieurs de Notre-Seigneur n'étaient donc pas des signes : il fallait, pour les convaincre de son caractère messianique, qu'il consentît à produire sur leur requête quelque révolution soudaine dans le firmament, Cf. Luc. xi, 46, une éclipse, par exemple, un orage sous un ciel serein, un météore, etc. A cette condition, ils croiraient en lui. Comme s'il ne leur eût pas été possible, observe justement S. Jérôme, d'attaquer même un miracle de ce genre! Du reste, l'évangéliste S. Luc nous apprend expressément que c'était un piège qu'ils tendaient ainsi au Sauveur, « tentantes. signum de caelo quærebant ab eo ». Jésus, qui lit au fond de leurs cœurs leurs plus secrètes pensées, châtierait comme ils le méritaient ces tentateurs audacieux.

39. — *Generatio mala et adultera.* Elle est adultère dans le sens théocratique; *ποικιλία, ὡς ἀπιστάμενους ἀπὸ τοῦ Θεοῦ, καὶ δαιμόσιι κολλωμένους*, Théophylacte. Les relations de Jéhova avec le peuple juif sont fréquemment comparées à un mariage dans les divers écrits de l'Ancien Testament, Cf. Jérém. iii, 20, etc. : la nation, quand elle oublie son Dieu, ressemble donc à une épouse infidèle. — *Signum querit*, comme si les signes ne lui étaient pas chaque jour prodigués! Cette seule demande était une violente injure. Le texte grec emploie le verbe composé ἐπιζητεῖ, qui est plus

quiert un signe, et il ne lui sera point donné de signe, si ce n'est le signe du prophète Jonas.

40. Car comme Jonas fut trois jours et trois nuits dans le ventre d'un grand poisson, ainsi le Fils de l'homme sera dans le sein de la terre trois jours et trois nuits.

41. Les hommes de Ninive se lèveront pour le jugement avec cette

quærit : et signum non dabitur ei, nisi signum Jonæ prophetæ.

Infra 16, 4; Luc. 11, 29; I. Cor. 1, 22; Jonæ. 2, 1.

40. Sicut enim fuit Jonas in ventre ceti tribus diebus et tribus noctibus; sic erit Filius hominis in corde terræ tribus diebus et tribus noctibus.

41. Viri Ninivitæ surgent in iudicio cum generatione ista, et condem-

énergique. — *Signum non dabitur ei*; du moins elle n'aura pas celui qu'elle réclame avec insolence. Mais Jésus, dans son immense bonté, continuera de lui donner les signes quotidiens de ses miracles; puis, dans un prochain avenir, il lui accordera le signe exceptionnel qu'il prédit actuellement sous le nom de *signum Jonæ prophetæ*. Que voulait-il désigner par ces mots? Serait-ce, comme le prétendent de nombreux rationalistes, « sa prédication et tout l'ensemble de son apparition » qui eurent, nous assure-t-on, la plus grande analogie avec la prédication et la conduite de Jonas à Ninive? Mais en quoi cela a-t-il été un signe? On serait heureux, par cette échappatoire, d'annuler la grande prophétie de Jésus relative à sa résurrection; voilà le vrai motif qui a fait attribuer à ses paroles une signification si vague. Toutefois le livre de Jonas d'une part, de l'autre l'explication de Jésus-Christ lui-même au v. 40, sont trop clairs et trop précis pour qu'il soit possible de se méprendre, à moins de le faire sciemment, volontairement. Le signe de Jonas, c'est la préservation mystérieuse de ce prophète, à laquelle correspond la Résurrection miraculeuse de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Le commentaire du divin Maître ne permettra pas le moindre doute à ce sujet; Cf. xvi, 4.

40. — *Sicut fuit Jonas in ventre ceti*; Cf. Jon. II, 1 et ss. L'histoire de l'Ancien Testament ne présente pas d'exemple plus frappant d'une conservation toute providentielle, alors que la mort devait nécessairement arriver d'après les lois ordinaires de la nature. Jésus-Christ nous révèle maintenant le dessein principal que Dieu s'était proposé en accomplissant un tel prodige. Le séjour de Jonas dans l'estomac du poisson devait être, d'après le plan divin, le type et la figure de la résurrection du Messie, *sic erit Filius hominis...* Jonas, dans le cantique d'action de grâces qu'il chanta après sa merveilleuse délivrance, s'était représenté comme perdu « in corde maris », II, 4; le Sauveur fait une allusion évidente à ce trait de l'ancienne prophétie, lorsqu'il parle de son propre sé-

jour in corde terræ. Qu'entendait-il par cette expression? Sa sépulture, suivant plusieurs auteurs; les limbes, selon plusieurs autres (Tertullien, S. Irénée, etc.); peut-être aussi ces deux choses à la fois. Les Pharisiens avaient demandé un signe du ciel, Jésus-Christ leur en promet un qui sortira du cœur de la terre. — *Tribus diebus et tribus noctibus*. Ces chiffres seraient inexacts d'après notre manière ordinaire de compter; mais ils sont d'une exactitude parfaite si on les apprécie d'après le langage numérique alors usité chez les Juifs, langage auquel Notre-Seigneur Jésus-Christ dut naturellement se conformer dans la circonstance présente. Toutes les fois qu'on employait des locutions de ce genre, on se donnait de très-grandes libertés, suivant ce principe : « Dies et nox constituunt tempus et pars temporis est sicut totum », Schabb. 42, 1. Le Sauveur fut enseveli le vendredi soir et il ressuscita le dimanche de grand matin; il ne demeura donc réellement dans le tombeau que deux nuits entières, un jour entier et des parties peu considérables de deux autres jours. Les Hébreux, moins stricts que nous en pareil cas, comptaient un jour commencé comme un *νοχθημερον* complet : la soirée du vendredi, le samedi et les premières heures du dimanche équivalaient pour eux à « trois jours et trois nuits ». Cf. Lightfoot, Hor. Talm. h. l. Ce point n'offre pas la moindre difficulté. — Tel sera le signe de Jésus. La parole qui l'annonçait fut sans doute obscure pour l'auditoire; mais les événements se chargeront de la dévoiler. Qui ne reconnaît aujourd'hui que la Résurrection de Notre-Seigneur Jésus-Christ est son signe, son miracle par excellence, la preuve la plus forte de sa mission et de sa divinité?

41. — Ce verset et le suivant contiennent une prophétie terrible pour Israël. — *Viri Ninivitæ*. Après avoir établi entre Jonas et lui-même la comparaison que nous venons de lire, Jésus passe à l'examen des résultats qu'ils ont obtenus l'un et l'autre. Quelle différence sous ce rapport entre le Prophète et le Messie! A la voix de Jonas, c'est-à-dire

nabunt eam : quia poenitentiam egerunt in prædicatione Jonæ. Et ecce plus quam Jonas hic.

Jonæ. 3, 5.

42. Regina austri surget in iudicio cum generatione ista, et condemnabit eam : quia venit a finibus terræ audire sapientiam Salomonis : et ecce plus quam Salomon hic.

III. Reg. 10, 1; II. Par. 9, 1.

43. Cum autem immundus spiritus exierit ab homine, ambulat per

génération et la condamneront, car ils ont fait pénitence à la prédication de Jonas; or il y a ici plus que Jonas.

42. La reine du Midi se lèvera pour le jugement avec cette génération et la condamnera, car elle vint des confins de la terre pour écouter la sagesse de Salomon; or, il y a ici plus que Salomon.

43. Lorsqu'un esprit impur sort d'un homme, il erre dans des lieux

sur la simple assertion d'un étranger, des païens corrompus avaient fait aussitôt pénitence : à la voix du Christ, confirmée par de nombreux et d'étonnants prodiges, la plupart des Juifs demeurèrent insensibles. Mais quelle honte pour ces derniers quand, au jour du jugement général, ils verront les Ninivites se lever contre eux, *surgent*, comme le faisaient les témoins devant les tribunaux, et les condamner par leurs exemples qui serviront de pièces d'accusation! Par un seul trait, Jésus relève l'énorme abus de grâces qu'ils auront fait : *Et ecce plus quam Jonas hic!* *Id est*, c'est-à-dire « in proximo ». S. Jean Chrysostôme, Hom. XLIII in Matth., établit ici un beau parallèle entre Jésus-Christ et Jonas : « Ille namque servus erat, ego Dominus;... ille excidium prædicavit, ego regnum annuntiare veni. Illi quidem absque signo crediderunt, ego vero multa exhibui signa. Illi nihil aliud quam illa verba audierunt, ego vero nullam non adhibui philosophiæ speciem. Ille minister advenit, ego ipse dominator et omnium Dominus veni, non comminans, non rationem expetens, sed veniam afferens. Et illi quidem barbari, hi vero cum sexcentis prophetis versati sunt. De illo nullus prædixerat, de me omnes prædixerunt et opera verbis consona fuere... Et ille quidem extraneus erat et ignotus, ego secundum carnem iisdem progenitoribus ortus sum... »

42. — Autre exemple tiré de l'histoire juive, et non moins humiliant pour les contemporains incrédules du Sauveur. — *Regina austri*. Il s'agit évidemment ici de la reine de Saba, dont la visite à Salomon est racontée tout au long par l'Ancien Testament, III Reg. x, par l'historien Josèphe, Ant. VIII, 5, 5, et par les écrivains arabes. Notre-Seigneur indique vaguement, sans doute à la façon populaire de son temps, la contrée d'où elle était venue. Le royaume de Scheba, שֶׁבָּא, qu'elle gouvernait d'après les écrits canoniques, était probablement situé dans l'Yémen actuel ou Arabie heureuse, par

conséquent au S.-E. de la Palestine. Josèphe et une ancienne tradition abyssinienne lui font habiter le pays de Seba, סֵבָא, ou l'Éthiopie : mais il faut s'en tenir assurément aux indications de la Bible. — Cette reine, elle aussi (les Arabes la nomment Belkis et les Abyssins Maquéda), protestera par sa conduite contre l'incrédulité des Juifs. — *Quia venit a finibus terræ*. Hyperbole populaire pour dire : d'un pays lointain. — *Audire sapientiam Salomonis* : « Salomon, dit le texte sacré, répondit à toutes les questions qu'elle lui avait proposées ; il n'y eut pas une seule chose qui pût rester cachée au roi et sur laquelle il ne lui répondit. Alors la reine de Saba, voyant toute la sagesse de Salomon,... fut comme hors d'elle-même. Et elle dit au roi : Tout ce que j'ai entendu dire dans mon pays de vos discours et de votre sagesse est parfaitement vrai. Je ne pouvais ajouter foi à ce qu'on m'en racontait ; mais, étant venue moi-même, j'ai vu de mes propres yeux et j'ai expérimenté qu'on ne m'avait pas fait connaître la moitié de la vérité. Votre sagesse et vos œuvres dépassent de beaucoup votre réputation. Heureux vos serviteurs qui se trouvent constamment en votre présence et qui sont témoins de votre sagesse ! » III Reg. x, 3-8. — *Et ecce plus quam Salomon hic*. Salomon n'était qu'un sage, Jésus-Christ était la sagesse incréée. Et cependant les Juifs le rejetaient, tandis qu'une princesse païenne était venue de très-loin pour voir si tout ce qu'on lui avait dit au sujet de Salomon était vrai!

43. — « Aggredimur locum non ob verba, sed ob universum nexum valde impeditum », Fritzsche. Il semble pourtant évident que la belle allégorie contenue dans les vv. 43-45 retombe en plein sur les adversaires que Notre-Seigneur Jésus-Christ a pris à partie depuis le v. 25. « Sic erit et generatio huic pessimæ », dira-t-il en la concluant; or, d'après les antécédents, Cf. v. 39-41, la génération qu'il menace ainsi d'un sort effroyable, mais parfaitement mérité, est surtout com-

arides, cherchant le repos, et il ne le trouve pas.

44. Alors il dit : Je retournerai dans ma maison d'où je suis sorti, et, revenant, il la trouve libre, purifiée de ses souillures et ornée.

45. Alors il va et prend sept autres esprits plus mauvais que lui, et ils entrent et y demeurent, et le dernier

loca arida, quærens requiem, et non invenit.

Luc., 11, 24.

44. Tunc dicit : Revertar in domum meam, unde exivi. Et veniens invenit eam vacantem, scopis mundatam, et ornatam.

45. Tunc vadit, et assumit septem alios spiritus secum nequiores se, et intrantes habitant ibi : et fiunt

posée des Pharisiens et des Scribes. Toutefois la masse incrédule des Juifs n'est pas exclue; représentée par ses chefs, elle est également comprise sous l'appellation « generatio hæc », et la parabole que nous allons expliquer ne la concerne que trop dans le présent et dans l'avenir. « Tu es possédé de Bêelzébul, avaient dit à Jésus les Maîtres en Israël. Il les a patiemment réfutés, gracieusement avertis, blâmés sévèrement. Arrivé à la conclusion de son discours, et voulant annoncer la destinée du peuple, il rétorque avec vigueur l'accusation qu'ils avaient lancée contre lui : cette génération mauvaise est le grand démoniaque pour lequel tout exorcisme préalable aura été complètement vain », Stier, l. c. — *Quum immundus spiritus...* L'allégorie était pleine d'actualité, puisque la scène émouvante à laquelle nous assistons avait commencé par l'expulsion d'un démon, v. 22. La particule *autem* est explicative; elle a pour but de relier le v. 23 à ceux qui précèdent, en montrant pourquoi les Juifs seront condamnés par les patens au jugement général. — *Exierit* est un euphémisme : c'est de force et bien malgré lui que le démon aura quitté le corps qu'il avait possédé jusque-là. Honteusement expulsé, *ambulat per loca arida*, en grec δι' ἀνὸδρων τόπων, « per loca inaquosa ». Ces deux expressions désignent le désert où les Saints Livres, d'après un symbolisme facile à saisir, placent souvent l'habitation des démons; Cf. Is. XIII, 21, 22; xxxiv, 44; Tob. VIII, 3; Bar. IV, 35; Apoc. XVIII, 2. Quels séjours conviennent mieux aux esprits infernaux que ces régions désolées, affreuses, produites par le péché, et images vivantes de la déchéance de l'homme et des mauvais anges? — *Quærens requiem et non invenit*. Embellissement poétique qui repose cependant sur une vérité incontestable. Chassé d'une habitation où il se plaisait, le démon court au désert pour y chercher du repos; mais, pour cet être méchant et pervers, il ne saurait y avoir de repos qu'à la condition de tenter et de tourmenter les hommes, or les hommes ne sont pas au désert. Cf. Bossuet, Serm. pour le premier dim. de Carême.

44. — *Tunc dicit*. Ce petit monologue, qui retentit au milieu du va-et-vient du démon, est d'un très-bel effet dans la description. — *Revertar in domum meam*. Il appelle sa maison l'homme qu'il avait autrefois possédé, v. 43. Bien qu'il ait été chassé violemment, il ose encore prétendre qu'elle est sienne, et il pallie habilement sa défaite en ajoutant *unde exivi*, comme si c'eût été une sortie toute volontaire de sa part. — *Et veniens*. Aussitôt dit, aussitôt fait; mais il ne procède d'abord qu'à une simple reconnaissance des lieux, avant de prendre ses mesures pour rentrer en possession de son ancien séjour. Le résultat de sa visite est décrit par trois expressions qui indiquent pour lui une situation des plus favorables. — *Invenit eam vacantem*, elle est vide, vide de grâces, de vertus, de Dieu; l'accès en est donc très-facile. — *Scopis mundatam*, σκαρπωμένον, c'est-à-dire bien balayée. — *Ornatam*, parfaitement meublée, remplie de tout ce qui rend une maison agréable à habiter. Evidemment, il ne faut pas vouloir urger ces divers traits, de manière à leur faire signifier que l'homme en question est dans l'état moral le plus resplendissant; car alors Satan n'aurait pas de prise sur lui. « Describuntur ea omnia quæ alliciunt ad habitandum ibi. Similitudo est antropopathica : homini placet munditia domus », Crombez, Comm. in h. l.

45. — *Tunc vadit*. Ayant trouvé l'habitation de son goût plus que jamais, il agit maintenant en vue de s'y installer définitivement. — *Assumit septem alios...* Sept est un nombre rond et mystique pour signifier plusieurs. Mais pourquoi songe-t-il à s'associer un cortège si considérable? Sans doute, pour être plus sûr de pénétrer dans la maison, malgré toute la résistance qu'on pourrait apporter à sa nouvelle prise de possession; et aussi, afin d'être à même de nuire davantage au malheureux dont il veut s'emparer à tout jamais. C'est pour cela qu'il choisit des alliés *nequiores se*. — L'opération réussit à souhait, *intrantes habitant ibi* : on dirait qu'ils ne rencontrent pas la moindre difficulté et qu'ils pénètrent sans coup férir. Le verbe composé du texte grec κατοικεῖ,

novissima hominis illius pejora prioribus. Sic erit et generationi huic pessimæ.

II. Petr. 2, 20.

46. Adhuc eo loquente ad turbas,

état de cet homme est pire que le premier. Ainsi en sera-t-il de cette génération perverse.

46. Pendant qu'il parlait encore

exprime très-bien la solidité de ce nouvel établissement. Ils sont là tout à fait comme chez eux. — Le résultat de leur méchanceté combinée apparaît bientôt dans toute son horreur. *Novissima* représente l'état final, *ראשית*, *l'ahārith* (אחרית) des Hébreux; *prioribus* figure l'état antérieur qui correspondait à la première possession, *פ.* 43; c'est le *ראשית* (*Rēsāth*) hébreu. Jésus veut dire par là que le démon, après être rentré dans ce qu'il nomme sa maison, y produira des dégâts beaucoup plus affreux que ceux qu'il avait produits avant son expulsion momentanée. — *Sic erit et generationi huic*. C'est l'application de la parabole. « Quod homini accidit in corpore, id generationi isti fiet spiritualiter », Bengel. Ainsi que nous l'avons dit à propos du *פ.* 43, on admet généralement que cette allégorie est relative à l'histoire des Juifs contemporains de Notre-Seigneur Jésus-Christ. L'antique démon de l'idolâtrie, qui avait amené sur leurs ancêtres des châtiments divins, avait été expulsé par les souffrances de la captivité, dont la nation était sortie meilleure et purifiée. De retour dans la Terre promise, ils devinrent pour un temps meilleurs qu'à toute autre période de leur histoire. Malheureusement, cet état prospère ne fut pas de longue durée; car le démon, fâché d'avoir été chassé de son ancien palais, revint à la charge sous une autre forme, plus puissante et plus mauvais qu'auparavant. Grâce aux erreurs sadducéennes et à l'hypocrisie pharisaïque, il réussit à reconquérir son habitation première, et à y exercer une influence sept fois plus pernicieuse dont les effets, déjà visibles à l'époque de Jésus-Christ, apparurent davantage encore après son Ascension, jusqu'à ce que la ruine complète de la nation arrivât sous Vespasien et Titus. Cf. S. Jean Chrysost. Hom. XLIII in Matth. — Quelques auteurs cependant élargissent beaucoup plus les limites de l'application; S. Jérôme, par exemple, qui fait remonter jusqu'à l'institution de la théocratie juive au Sinaï la première expulsion du démon. Cf. Maldonat in h. l. D'autres les restreignent au contraire, de manière à n'y englober que les Pharisiens et les docteurs de la Loi. — Au moral, on peut trouver un accomplissement important de cette parabole prophétique dans l'histoire individuelle d'un grand nombre de chrétiens. Délivrés de bonne heure du démon par les sacrements, par une éducation religieuse,

par une conversion passagère, ils ont peu à peu perdu les grâces qu'ils avaient reçues, et se sont ainsi préparés à une seconde invasion satanique beaucoup plus terrible que la première. Cf. III Petr. II, 20-22; Hebr. I, 4. 6.

d. La mère et les frères de Jésus, *פפ.* 46-50.

46. — *Adhuc eo loquente*. Cette formule montre l'étroite liaison qui existe entre le discours de Jésus aux Pharisiens et le présent épisode, qui nous est raconté simultanément par les trois synoptiques. — *Ecce mater ejus*. Il n'avait pas été parlé de la Mère de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans le premier Évangile depuis la fin du second chapitre : on la salue avec bonheur toutes les fois qu'elle apparaît auprès de son divin Fils. — *Et fratres ejus* : les frères de Jésus sont mentionnés ici pour la première fois; nous verrons bientôt quelle était la vraie nature des liens qu'ils attachaient à sa personne sacrée. Cf. XIII, 55, 56. — *Stabant foris*. D'après le récit de S. Marc, III, 20, toute la scène qui précède, *פפ.* 22-45, s'était passée dans l'intérieur d'une maison que la foule avait immédiatement envahie; la mère et les frères de Jésus, arrivant sur ces entrefaites, ne pouvaient, ajoute S. Luc, VIII, 40, pénétrer jusqu'à lui à cause de cette grande multitude. — *Querentes loqui ei*. Que voulaient-ils lui dire? Le motif de l'entrevue qu'ils sollicitaient d'une manière si pressante, omis par S. Matthieu et par S. Luc, est indiqué en termes singuliers par le second Évangéliste, Marc, III, 20, 21. Ayant appris que Jésus, dans son inépuisable charité, se livrait tout entier aux foules qui l'entouraient, au point de n'avoir pas même le temps de prendre un peu de nourriture, ils s'étaient écriés qu'il était fou, et ils venaient pour s'emparer de lui et pour l'emmener avec eux. Nous expliquerons leur conduite en commentant ce passage de saint Marc : qu'il suffise de dire présentement que, quel qu'en fût le mobile, la très-sainte Vierge ne se laissa pas un seul instant égarer sur le rôle et le caractère de son Fils. Ayant entendu dire que la situation de Jésus n'était pas sans péril, à cause du conflit qu'il avait engagé avec les Pharisiens, elle venait auprès de lui, de même qu'elle le rejoindra plus tard à une heure autrement dangereuse. Du reste, s'il est possible que les frères de Notre-Seigneur fussent réellement animés contre lui de mauvaises dispositions, Cf. Joan, VII, 5, il est

au peuple, voilà que sa mère et ses frères étaient dehors cherchant à lui parler.

47. Or, quelqu'un lui dit : Voilà ta mère et tes frères qui sont dehors et te cherchent.

48. Mais il répondit à celui qui lui parlait : Qui est ma mère et qui sont mes frères ?

49. Et, étendant la main vers ses disciples, il dit : Voilà ma mère et mes frères.

50. Car quiconque fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux, celui-là est mon frère et ma sœur et ma mère !

ecce mater ejus et fratres stabant foris, quærentes loqui ei.

Marc, 3, 34 ; Luc., 8, 49.

47. Dixit autem ei quidam : Ecce mater tua et fratres tui foris stant quærentes te.

48. At ipse respondens dicenti sibi, ait : Quæ est mater mea, et qui sunt fratres mei ?

49. Et extendens manum in discipulos suos, dixit : Ecce mater mea et fratres mei.

50. Quicumque enim fecerit voluntatem Patris mei, qui in cœlis est, ipse meus frater, et soror, et mater est.

possible aussi, comme l'admettent plusieurs auteurs, qu'ils accourussent alors pour le soulager ou même pour le protéger. « Credibile est, dit Maldonat, consanguineos de ejus salute fuisse sollicitos. Ideo ergo venerant ; ideo ejus matrem, quo plus eum moverent, adduxerant ; ideo interponunt ; ideo importuni sunt qui timent ne periculosum sit expectare, ne forte in ipsa concione a Pharisæis apprehendatur ».

47. — *Dixit ei quidam.* Après avoir vainement essayé de fendre la foule qui fermait les abords de la maison, les parents du Sauveur se font connaître ; le bruit de leur arrivée se communique de bouche en bouche jusqu'aux plus proches voisins de Jésus-Christ, et l'un des assistants croit pouvoir l'interrompre pour l'avertir que sa mère et ses frères l'attendaient au-dehors.

48. — *At ipse respondens.* De prime-abord la réponse de Notre-Seigneur semble dure pour sa Mère et pour ses proches. Mais elle perd beaucoup de sa froideur apparente si l'on fait attention : 1^o qu'elle n'est pas adressée directement à Marie et aux frères de Jésus, mais à celui des auditeurs qui avait pris la liberté d'interrompre le divin Maître, *dicenti sibi* ; 2^o qu'elle a beaucoup d'analogie avec deux autres réponses faites antérieurement par Jésus-Christ à sa Mère soit dans le temple de Jérusalem, Luc. II, 49, soit aux noces de Cana, Joan. II, 4, et qui n'avaient rien de blessant ni d'irrespectueux ; 3^o qu'en tenant ce langage, le Sauveur voulait donner à ses auditeurs un exemple de noble dégagement des affections terrestres et d'attachement profond aux choses du ciel, aux intérêts de Dieu. « Non spernit matrem, sed anteponebat Patrem », Bengel. « Ostendit paternis se

ministeriis amplius quam maternis affectibus debere », S. Ambroise.

49 et 50. — *Et extendens manum.* La description est tout à fait graphique : on voit qu'elle provient d'un témoin oculaire. Jésus ne se borna pas à ce beau geste par lequel il promena lentement la main sur son vaste auditoire : d'après S. Marc, III, 34, au mouvement imprimé à son bras, il unit un mouvement semblable de la tête et des yeux : « Et circumspiciens eos qui in circuitu ejus sedebant ». — *Ecce Mater mea et fratres mei.* Langage d'une condescendance inimitable et digne du cœur de Jésus ! Le Sauveur considère ses relations filiales et fraternelles au point de vue du devoir, avant de les envisager au point de vue de la nature. Voilà le second Adam, auquel toutes les âmes sont étroitement unies en Dieu ! Mais écoutons l'explication qu'il donne de cette étonnante assertion. — *Quicumque enim* ; il n'y a donc pas d'exception, pourvu que la condition voulue soit bien posée, et la condition consiste simplement à accomplir la volonté du Père céleste de Jésus ; cette soumission complète à la volonté divine formant un lien d'union indissoluble entre Notre-Seigneur et le véritable obéissant. — *Ipse meus frater et soror...* Gradation ascendante qui exprime une affection de plus en plus tendre. S'il est une parenté physique et naturelle, il existe aussi une parenté spirituelle et surnaturelle, et tous les chrétiens peuvent aisément la contracter avec Jésus. « Quantum honoris ! Quanta est virtus ! ad quantum culmen se adeuntem erigit !... Ne igitur solum desideres, sed et viam quæ te ad rem desideratam ducit, capesse cum magno studio ». S. Jean Chrysost. Hom. XLIV in Matth.